ÉPIMÉTHÉE

ESSAIS PHILOSOPHIQUES

Collection fondée par Jean Hyppolite
et dirigée par Jean-Luc Marion

FRIEDRICH NIETZSCHE

ÉCRITS AUTOBIOGRAPHIQUES

1856-1869

Traduction et notes par Marc Crépon

FATUM ET HISTOIRE

1862

LIBERTÉ DE LA VOLONTÉ ET FATUM

1862

Traduction par Max Marcuzzi

AVEC UNE ÉTUDE SUR

Amitié, lecture et écriture

par Marc Crépon

PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

U.C.L.
INSTITUT SUPÉRIEUR DE PHILOSOPHIE
Bibliothèque
Collège D. Mercier
Place du Cardinal Mercier, 14
1348 Louvain-la-Neuve

1856

Naumburg, le 6-12-1856.

[9] J'ai enfin pris la décision d'écrire un journal, où sera légué à la postérité tout ce qui me remplit le cœur de joie ou de peine, afin qu'après des années on se souvienne encore de la vie et des études de cette époque, notamment des miennes. Puisse cette décision rester inébranlable, en dépit des obstacles certains qui se mettront en travers ! Il est temps de commencer.

Nous sommes entrés maintenant dans la période des fêtes de fin d'année. Nous les attendions, nous les sentions venir, nous nous en réjouissions. Et voilà qu'elles menacent de s'éloigner à nouveau. Car c'est déjà le deuxième jour des fêtes. Pourtant un sentiment de bonheur d'une parfaite plénitude rayonne d'une veillée de Noël à l'autre. C'est avec le commencement de mes vacances qu'ont débuté ces réjouissances de Noël que je veux dépeindre. Nous sortîmes de l'école. La longue durée des vacances s'étalait devant nous, et avec elle la plus belle de toutes les fêtes. Depuis déjà quelque temps l'accès à certains lieux nous était interdit. Une nappe de brouillard enveloppait toute chose de mystère, afin que nous soyons plus profondément pénétrés des rayons de joie que projette le soleil de la fête du Christ. On s'inquiétait des courses de Noël. La conversation portait presque unique-

ment sur ce sujet. Je tremblais de joie, quand mon cœur plein d'exaltation y songeait. Aussi je m'empressai de rendre visite à mon ami Gustav Krug. Nous laissâmes libre cours à nos sentiments, tandis que nous rêvions de ce que le lendemain nous apporterait en guise de cadeaux. Ainsi passa la journée dans l'attente de l'événement.

Le jour vint.

Ma chambre était inondée de lumière, quand je me réveillai. Combien de sentiments agitaient mon cœur ! C'était au soir de ce jour qu'autrefois, à Bethléem, le monde avait trouvé son salut, ce jour à l'occasion duquel, chaque année, maman me comblait de superbes [10] présents. Le jour passa avec une lenteur d'escargot. Les paquets devaient être rapportés par la poste. Nous fûmes mystérieusement chassés de la chambre dans le jardin. Que pouvait-il se passer pendant tout ce temps ? Puis vint la leçon de piano, que je prenais chaque semaine, le mercredi. J'avais fini de jouer une sonate facile de Beethoven, et je devais m'attaquer à quelques variations. Enfin la nuit commença à tomber. Maman nous dit à ma sœur Elisabeth et à moi : « Les préparatifs sont presque finis. » Nous en étions remplis de joie. Là-dessus ma tante arriva. Nous l'accueillîmes avec des cris d'allégresse, et de tels hurlements que la maison trembla. Sa fille était avec elle qui aida aux derniers préparatifs. Juste avant la distribution des cadeaux vinrent encore la femme du pasteur Haarseim et son fils. Alors, qui décrira notre bonheur ? Maman ouvrit la porte. Nous fûmes éblouis par l'arbre de Noël et la profusion des cadeaux qui l'entouraient. Je ne sautai pas, je me précipitai et, chose curieuse, trouvai ma place aussitôt. J'aperçus d'abord un très beau livre (comme il y en avait deux, je dus choisir), à savoir *Le monde légendaire des Antiques.* Je trouvai aussi un patin. Mais quoi ! Seulement un ? A coup sûr, on se moquerait de moi, si j'essayais de boucler un patin sur deux jambes. Voilà qui serait surprenant. Mais vois un peu ce qui t'attend là-bas ! Suis-je à ce point petit et insignifiant que tu ne me remarques pas ? » Ainsi parlait tout à coup un épais volume in-folio, qui contenait douze symphonies à quatre mains de Haydn. Un frisson de joie me traversa comme l'éclair les nuages. Vraiment, mon désir inouï se réalisait, mon

plus grand désir ! Tout à côté, je mis la main sur le deuxième patin, et comme je l'examinais de plus près, je vis encore une paire de culottes. Je contemplai alors ma table de Noël avec tous ses cadeaux, me demandant à propos de chacun qui me l'avait offert. J'étais curieux de savoir avant tout qui pouvait bien m'avoir offert toutes ces notes de musique. La seule information que j'obtins fut que c'était un inconnu qui me connaissait seulement de nom. Puis nous bûmes du thé et mangeâmes une grande brioche. Enfin après que nos invités furent partis, et que la fatigue se fut emparée de nous, nous allâmes nous reposer.

LE LEUSCH ET LA VALLÉE DE WETHAU

[11] J'avais convenu avec Wilhelm Pinder de faire une excursion jusqu'au Leusch, et nous nous étions mis d'accord pour le dimanche suivant (c'était le 19 juillet) ; nous sortîmes de la ville de bon matin, vers sept heures, par la porte de Jacob. Le temps nous était favorable, car il faisait beaucoup plus frais que les jours précédents. Plutôt que la grand-route poussiéreuse, nous choisîmes de prendre le chemin de montagne qui conduit à ce qu'on appelle la terrasse des Hussites ; puis nous passâmes devant les plâtrières, où nous nous reposâmes un moment. Là nous vîmes en face de nous le Leusch sur une hauteur. Notre premier but était atteint. Nous entrâmes dans la forêt. Il y faisait encore frais et la rosée scintillait sur toutes les branches, les oiseaux chantaient, et le son des cloches qui invitaient les gens à l'église parvenait merveilleusement à nos oreilles, tantôt fort tantôt faible. De cet endroit aussi la vue n'était pas moins belle, car le Leusch se dresse au-dessus de Naumburg, assez nettement. Un cercle parfait de montagnes s'étendait autour de nous à l'horizon, embrassant au centre la ville de Naumburg, dont les tours pointues brillaient au soleil d'une lueur rouge. De là nous poursuivîmes, pour parvenir à la vallée de Wethau et prendre, au-dessus des jardins du château, le chemin qui nous ramenait à la maison. Bientôt, nous vîmes devant nous une rangée sombre de montagnes, qui croissaient au fur et à mesure que nous avancions. Enfin, nous eûmes devant nous la vallée du

Wethau. Les montagnes qui l'entourent sont couvertes de forêts, et, derrière elles, se dresse encore une chaîne de montagnes bleues. Nous redescendîmes dans la vallée jusqu'à un étang.

LE SCHÖNBURG

Ce château, qu'a construit Louis le Cavalier, repose sur la rive de la Saale, non loin de Goseck. Pour peu qu'on y accède par le village du même nom, il s'offre au regard dans toute sa force et son étendue. La tour, qui se dresse encore avec son sommet arrondi, les bastions qui descendent à pic sur des rochers escarpés évoquent vraiment le Moyen Age, et sans doute aucune région n'offrait un lieu plus propice pour un repaire de brigands. Une face est gardée par les flots de la Saale, l'autre est protégée par des escarpements. Nous prîmes le chemin qui monte au château, et que longent encore sur le côté les ruines d'une muraille [12]. Nous entrâmes dans la cour du château, dont la moitié a été transformée en jardin. Un puits très profond s'y trouve encore qu'abrite une maisonnette. Ce jardin est séparé de la cour du château par un mur, et communique avec lui par une porte. Si on regarde par les meurtrières, on a vue sur une contrée superbe. Une large plaine s'étend devant soi, que la Saale traverse, comme un diadème d'argent, entre des montagnes bordées de vignobles. A l'arrière-plan se trouve Naumburg, enveloppé d'un voile gris, de l'autre côté Goseck, qui est important pour connaître l'origine du château. On peut voir encore d'anciennes oubliettes derrière lesquelles les habitants ont aménagé un petit jardin. Après cela, nous voulûmes gravir ensemble les tours du château. Par une entrée très étroite, qui laisse deviner l'épaisseur des murs, on parvient à l'intérieur qui est très sombre. Quatre larges échelles à barreaux conduisent à autant d'étages ; au dernier d'entre eux, on peut voir encore une cheminée ancienne. Parvenu au sommet, on est saisi d'étonnement par la beauté du panorama, qui s'étend jusqu'à Weissenfels. Nous eûmes la joie sublime d'y voir le soleil se coucher. Lentement le soleil déclinait. Ses derniers rayons doraient les tours de Naumburg et de Goseck. La

nature se fit paisible. Des brumes grises montaient du fleuve, le chant des oiseaux se taisait. Le paysan retournait à la cabane de son père et cherchait le repos après les fatigues du jour. Le soleil avait pris congé et laissé place à la lune. Nous aussi il nous fallut quitter le beau château, nous dîmes adieu à ses créneaux et confiâmes le lieu à la lune dont l'éclat brillait sur les bâtiments.

Ma vie (I)

LES ANNÉES DE JEUNESSE

1844-1858

[13] L'âge venu, il n'est pas rare qu'on se souvienne seulement des points les plus marquants de sa première enfance. Sans doute n'ai-je pas encore atteint cet âge, et à peine passé le temps de la petite enfance, pourtant beaucoup de choses déjà ont disparu de ma mémoire, et le peu que je sais m'a probablement été rapporté. Le fil des ans passe sous mes yeux, comme un rêve confus. Aussi m'est-il impossible de me rappeler la moindre date concernant les dix premières années de ma vie. Néanmoins quelque chose est resté présent dans mon âme, clair et vivant, que je voudrais lier à l'obscur et au ténébreux, pour en faire le tableau. Il est toujours instructif d'observer la formation de l'intelligence et du cœur, et, avec elle, la direction toute-puissante de Dieu.

Je suis né à Röcken[1], près de Lützen, le 15 octobre 1844, et j'ai reçu le nom de baptême : Friedrich Wilhelm. Mon père était le pasteur du lieu, ainsi que des villages voisins Michlitz et Bothfeld. Image accomplie d'un pasteur de campagne ! Doué d'esprit et de cœur, pourvu de toutes les vertus d'un chrétien, il vécut une vie paisible, simple mais heureuse, et était aimé et estimé de tous ceux qui le connaissaient. Ses manières distinguées et sa nature sereine embellis-

saient mainte compagnie où il était invité, et le faisaient aimer dès sa première apparition. Il consacrait ses heures de loisir au savoir et à la musique. Il avait beaucoup d'adresse au piano, les variations libres lui réussissaient particulièrement.

Le village de Röcken se trouve à une demi-heure de Lützen, tout près de la grand-route. Chaque promeneur qui le croise sur son chemin ne manque pas de lui jeter un regard amical, tant les buissons qui l'entourent et ses étangs lui donnent un certain charme. Avant toute [14] chose, c'est son clocher couvert de mousse qui tombe sous les yeux. Je me souviens encore très bien d'un jour où, revenant avec mon père de Lützen à Röcken, nous entendîmes à mi-chemin, les cloches sonner les fêtes de Pâques. Et que dire du cimetière ? Comme son image m'est présente ! Combien de fois ai-je interrogé, à la vue des vieilles, vieilles tombes, les tombeaux et les crêpes noirs, les vieilles inscriptions funéraires et les monuments ?

Mais de toutes ces images que retient mon âme, c'est celle du presbytère bien aimé que je suis le moins prêt à oublier, car elle y est profondément gravée. La maison d'habitation, construite en 1820, était en parfait état, plusieurs marches conduisaient au rez-de-chaussée. Je me souviens encore du cabinet de travail au dernier étage. Les rangées de livres, parmi lesquels de nombreux ouvrages illustrés, des rouleaux d'écriture faisaient de ce lieu un de mes endroits préférés. Derrière la maison s'étendaient le verger et la pelouse. Une partie de celle-ci était souvent inondée au printemps, ainsi que la cave. Devant l'habitation se trouvaient la grange et l'écurie, et un accès au jardin de fleurs. C'est là que, dans une cabane, je passait le plus clair de mon temps. Derrière la clôture verte on trouvait les quatre étangs, entourés d'une saussaie ; marcher entre ces eaux, voir les petits poissons pleins de vivacité jouer à la surface de ce miroir étaient mon plaisir favori. Je dois encore mentionner ce qui me remplissait d'une secrète terreur. Dans la pénombre de la sacristie se dressait sur le côté l'image de saint Georges, gravée dans la pierre par une main habile. Sa silhouette majestueuse, ses armes redoutables et cette semi-obscurité pleine de mystère me la faisaient toujours contempler avec une grande frayeur. Autrefois, dit la légende, l'éclat de ses yeux avait dû être à ce point

effrayant que tous ceux qui l'avaient contemplé s'étaient trouvés remplis de cruauté. Autour du cimetière, les cours de ferme et les jardins reposent dans un calme familier. L'harmonie et la paix règnent sur chaque cabane, loin de l'agitation sauvage. En général, ses habitants s'éloignent rarement du village, tout au plus se rendent-ils à la foire de Lützen, où une foule allègre de garçons et de femmes [15] accourt pour admirer la cohue des hommes et des marchandises éclatantes. De fait, Lützen est une petite ville toute simple dont on ne soupçonne pas l'importance historique. A deux reprises des batailles considérables ont été livrées à cet endroit, et son sol est arrosé du sang de presque toutes les nations européennes[2]. Des monuments commémoratifs ont été érigés, qui rappellent dans une langue éloquente la gloire des héros tombés. A une heure de Röcken se trouve la ville de Poserna, qu'on connaît pour être la patrie du poète et patriote Seume[3]. Malheureusement sa maison n'existe plus. Depuis 1813, elle était en ruine, et son propriétaire a construit à sa place une grande et belle maison. Le village de Sössen, situé à trois quart d'heures de marche, présente l'intérêt d'abriter une tombe mégalithique qu'on a excavée récemment. Tandis que nous vivions en paix à Röcken, de violentes secousses bouleversaient presque toutes les nations européennes[4]. Depuis de longues années on se préparait déjà au conflit un peu partout. Il suffisait d'une étincelle pour mettre le feu aux poudres. Soudain retentirent au loin, venus de France, le premier fracas des armes, les premiers chants de guerre. L'extraordinaire révolution de février à Paris se répandit, dévastatrice. « Liberté, égalité, fraternité » se fit entendre dans tous les pays. Les gens de condition, aussi bien que les hommes modestes brandirent le drapeau tantôt pour, tantôt contre les rois. Le camp de la révolution à Paris trouva des imitateurs dans la plupart des villes de Prusse. Et en dépit d'une rapide répression, le souhait populaire d'une république allemande est resté dans les esprits. Ces soulèvements ne parvinrent pas jusqu'à Röcken, mais je me souviens encore des troupes joyeuses et des drapeaux dans le vent, qui passaient sur la grand-route. Pour moi, cette époque funeste fut aussi celle de la naissance de mon petit frère, auquel on donna le nom de Karl Ludwig Joseph.

Jusque-là nous avions toujours connu le bonheur et la joie, la vie s'était écoulée sans trouble, comme une claire journée d'été. Mais des nuages noirs s'amoncelaient, des éclairs jaillirent, et les coups sombres du ciel s'abattirent sur nous. En septembre 1848, mon père chéri fut soudain atteint de mélancolie[5]. Nous nous réconfortâmes pourtant, et lui avec nous, dans l'espoir d'une rapide guérison.

Chaque fois que venait un jour meilleur, il priait qu'on le laissât prêcher et faire le catéchisme. [16] Car son esprit actif ne pouvait rester inoccupé. De nombreux médecins s'efforcèrent en vain de trouver l'origine du mal. Nous fîmes alors appel au célèbre Dr Opolcer qui se trouvait à ce moment à Leipzig, non loin de Röcken. Cet homme exquis trouva aussitôt dans quelle direction il fallait chercher. A notre grande frayeur, il diagnostiqua un ramollissement cérébral. Son cas n'était pas encore désespéré mais sa vie était tout de même en danger. Mon père dut supporter d'incroyables souffrances. La maladie ne voulait pas reculer, au contraire elle croissait de jour en jour. Enfin il perdit la vue et dut endurer le reste de ses souffrances dans une obscurité éternelle. Il resta alité jusqu'au mois de juillet 1849. Le jour de la délivrance approchait. Le 26 juillet il sombra dans un profond sommeil, dont il s'éveilla seulement de temps à autre. Ses dernières paroles furent : « Fränzschen, Fränzschen - viens - Mère - Ecoute - Ecoute - Ah - Dieu. » Il s'éteignit dans la douceur et la paix le 27 juillet 1849. Quand je me réveillai le matin, j'entendis des pleurs et des sanglots. Ma mère chérie vint à nous tout en larmes, et s'exclama avec douleur : « Mon Dieu, mon Ludwig était si bon et il est mort. » Quoique je fusse encore très jeune et inexpérimenté, j'avais pourtant déjà une idée de la mort. La pensée d'être à jamais séparé de mon père s'empara de moi et je pleurai amèrement.

Les jours suivants passèrent entre les larmes et les préparatifs de l'enterrement. Mon Dieu voilà que j'étais orphelin et que ma mère était veuve. Le 2 août, on confia à la terre l'enveloppe terrestre de mon père bien-aimé. La commune avait fait maçonner la tombe. A une heure de l'après-midi commença la cérémonie, au son de toutes les cloches. Oh jamais je n'oublierai avec quelle force sourde elles résonnèrent à mon oreille, ni la lugubre mélodie du lied qu'on entonna du

bout des lèvres : « Jésus mon espérance. » L'orgue retentissait à travers l'église. Une grande foule de parents et de connaissances s'était retrouvée, presque tous les pasteurs et les maîtres de la région. Le pasteur Wimmer prononça le sermon, le surintendant Wilke parla sur sa tombe, et le pasteur Osswalt bénit son corps. Puis on descendit le cercueil dans le tombeau. Les hommes de Dieu dirent encore quelques mots, d'une voix sourde, et mon père chéri fut soustrait à nos regards endeuillés. [17] L'âme d'un croyant quitta la Terre, et le Ciel l'accueillit pour qu'elle le contemple.

Quand on prive un arbre de sa couronne, il se dénude et flétrit, les oiseaux quittent ses branches. Notre famille était privée de sa tête, et une tristesse profonde s'empara de nous. A peine nos blessures commençaient-elles à se fermer qu'elles furent rouvertes douloureusement. A cette époque, je fis un jour le rêve suivant : j'entendais dans l'église l'orgue retentir, comme un jour d'enterrement. Une tombe s'ouvrait soudain, dont sortait mon père enveloppé d'un suaire. D'un pas pressé, il se rendait à l'église, pour en ressortir aussitôt, les bras chargés d'un petit enfant. La tombe s'ouvrait à nouveau, le temps qu'il y descende, et se refermait. L'orgue se taisait, je me réveillai. Le jour suivant, le petit Joseph se trouva mal, il eut des spasmes convulsifs et mourut au bout de quelques heures. Notre peine fut immense. Tout ce que j'avais rêvé s'était réalisé. Le petit corps fut déposé dans les bras de son père. Après ce double malheur, Dieu fut notre seul secours et notre seul réconfort. Nous étions à la fin janvier 1850.

Le temps de nous séparer de notre cher Röcken approchait. Je me souviens très bien du dernier jour et de la dernière nuit que nous passâmes là-bas. Le soir venu, je jouai encore avec de nombreux enfants, tout en sachant que c'était la dernière fois. Les cloches vespérales résonnaient à travers champs, avec mélancolie. Une faible obscurité se répandait sur la terre. La lune et des étoiles étincelantes brillaient dans le ciel. Je n'arrivais pas à dormir. Au milieu de la nuit, je descendis de nouveau dans la cour, où attendaient les nombreuses voitures qu'on avait commandées. Elle était faiblement éclairée par la lumière d'une lanterne. Il me semblait alors impossible qu'aucun autre lieu ne me devînt familier. Quitter le village, où j'avais connu tant de joies et de

peines, où se trouve la tombe de mon père et de mon petit frère, dont les habitants m'avaient toujours témoigné de l'affection et de l'amitié, m'était vraiment douloureux. A peine la lumière du jour éclairait-elle la campagne que notre voiture roulait déjà sur la grand-route, et nous conduisait à Naumburg où nous attendait une nouvelle demeure. Adieu, adieu, maison chérie de mon père.

[18] Ma grand-mère, accompagnée de tante Rosalie et de la servante, nous précédait, nous les suivions avec tristesse, une vraie tristesse. A Naumburg, nous attendaient l'oncle Dächsel[6], la tante Rieckchen et Lina. Le logis qu'on nous avait destiné se trouvait dans la Neugasse et appartenait à l'entrepreneur des chemins de fer Otto. Il y avait quelque chose de terrifiant à vivre en ville, après avoir si longtemps vécu à la campagne. Aussi évitions-nous les rues obscures, et cherchions-nous l'air libre, comme un oiseau qui s'enfuit de sa cage. Car telle était à peu près l'impression que nous faisaient les habitants de la ville. Lorsque je vis pour la première fois le parc municipal, je crois bien avoir dit avec une joie enfantine : « Regarde les sapins de Noël, comme ils sont grands. » Les premiers temps, tout avait pour moi un air nouveau et inconnu. Les églises immenses et les grands édifices, la place du marché avec l'hôtel de ville et les fontaines, la foule inhabituelle des gens me remplissaient d'admiration. J'étais étonné de voir que la plupart du temps les gens s'ignoraient, car au village paisible tout le monde se connaissait. Mais c'étaient les longues rues pavées qui m'étaient encore le plus désagréables. Il me fallait au moins une heure pour me rendre chez ma tante. Pour le reste, je m'habituai très vite à la vie en ville. Au bout de cinq minutes, tous les habitants de la maison m'étaient connus. En haut, dans les chambres sous les toits, vivaient deux personnes âgées d'une grande probité : un charron et sa femme. Ma première visite fut pour eux, j'admirai avec beaucoup d'intérêt les outils anciens, les tableaux et les chambres. Plus tard, je fus présenté au directeur de l'école municipale. Sans doute fus-je un peu embarrassé les premiers temps, au milieu de tant d'enfants, mais comme papa et monsieur Schulmeister m'avaient déjà donné des bases à Röcken, je fis vite des progrès. Pourtant dès cette époque certains traits de mon caractère commençaient à se révéler. Ma courte vie

avait déjà connu le deuil et la tristesse profondément, aussi n'étais-je pas aussi gai et turbulent que les enfants le sont généralement à cet âge. Mes compagnons d'école avaient pris l'habitude de me taquiner en raison de mon sérieux. Il en fut d'ailleurs de même plus tard à l'institut et au lycée. Enfant, je recherchais déjà la solitude, et me sentais au mieux là où je pouvais m'abandonner à moi-même sans être dérangé. En général, c'était dans le temple libre de la nature que je trouvais [19] les joies les plus authentiques. Ainsi l'orage m'a-t-il toujours beaucoup impressionné, le fracas du tonnerre au loin, la lueur jaillissante des éclairs augmentaient ma crainte et mon respect de Dieu. Bientôt, je fis la connaissance de mes futurs amis Wilhelm Pinder et Gustav Krug. Mais c'est seulement quand j'entrais à l'institut du candidat Weber que commença notre véritable amitié. Il n'y a que le partage des joies et des peines qui puisse nouer de véritables amitiés. Car, quand les événements d'une vie correspondent à ceux d'une autre, les âmes s'accordent aussi : et plus à l'extérieur elles se rapprochent l'une de l'autre, plus leur liaison intérieure devient profonde.

Monsieur le candidat Weber, qui était un professeur empreint de christianisme et de bonté, connaissait notre amitié et ne chercha pas à nous séparer. C'est ici que fut posée la première pierre de notre future formation. Car outre les heures délicieuses consacrées à la religion, nous reçûmes notre premier enseignement en grec et en latin. Nous n'étions pas surchargés de travail, ce qui nous laissait le temps de cultiver notre corps. L'été nous organisions de petites randonnées dans les environs. Ainsi nous visitâmes le site merveilleux de Schönburg, le château de Goseck, Freiburg, mais encore le Rudelsburg et Saaleck, le plus souvent avec l'institut. Une telle promenade est toujours très divertissante, on chantait les airs du pays, on se livrait à des jeux très amusants et, quand on passait par une forêt, on se déguisait avec des branches et des feuillages. Les châteaux forts retentissaient du vacarme de nos bamboches, qui me faisaient penser aux beuveries des anciens chevaliers. Dans les cours et sur les remparts, on livrait maints combats chevaleresques qui imitaient, à petite échelle, l'époque grandiose du Moyen Age, ensuite on grimpait au sommet des tours et des donjons pour admirer la vallée que la lumière du soir baignait de

flots dorés. Enfin quand les brumes descendaient sur les plaines, nous rentrions chez nous avec des cris de joie. Tous les ans, au printemps, nous faisions une fête, qui tenait lieu pour nous de fête des cerises. On se rendait à Rosbach, un petit village non loin de Naumburg, où deux oiseaux attendaient nos arbalètes. Nous tirions avec beaucoup d'application. Le candidat Weber partageait nos prises et satisfaisait tout le monde. Dans les forêts voisines, nous jouions aux gendarmes et aux voleurs, et échangions avec brutalité de nombreux coups de bâton [20] qui cessaient seulement quand notre professeur nous invitait au retour. A cette époque, tous les regards étaient dirigés, non sans crainte et inquiétude, sur l'imbroglio politique qui opposait la Turquie et la Russie. Les Russes avaient occupé, séance tenante, les principautés danubiennes, la Moldavie et la Valachie, et menaçaient la Porte d'or. Pour le maintien de l'équilibre européen, les Turcs semblaient indispensables. Aussi l'Autriche, la Prusse et les puissances occidentales les soutinrent-elles. Pourtant les tentatives de médiation des quatre grandes puissances auprès du tsar Nicolas ne donnèrent pas le résultat souhaité. La guerre entre les Russes et les Turcs s'éternisait. La France et l'Angleterre équipèrent la flotte et l'armée, et les envoyèrent au secours de la Porte. Le théâtre des hostilités se situa en Crimée. Des armées considérables entourèrent Sébastopol, où se trouvait la grande armée russe sous les ordres de Menchikov.

Pour nous, les enfants, c'était une aubaine. On prit aussitôt parti pour les Russes, et avec fureur on déclara la guerre à tous les amis des Turcs[7]. Avec nos soldats de plomb et des jeux de construction, nous n'arrêtions pas de faire des maquettes du siège et des batailles. On élevait des remparts avec de la terre, chacun inventant des procédés pour les consolider. On écrivait, chacun pour soi, des petits livres qu'on appelait « stratagème », on fondait des petites billes de plomb, et on augmentait nos armées par de nouveaux achats. A plusieurs reprises, nous creusâmes un bassin d'après le plan du port de Sébastopol, on monta une représentation fidèle des fortifications, et on remplit d'eau le port ainsi construit. Avec de la poix, du soufre et du salpêtre, on façonna de nombreux boulets qui après avoir été enflammés étaient jetés sur des bateaux de papier. Les belles flammes claires que cela

produisait bientôt augmentaient notre ardeur. Comme notre jeu se prolongeait souvent jusqu'au soir, c'était vraiment une belle chose à voir que ces boulets de feu qui filaient dans l'obscurité. Toute la flotte et les boulets se trouvant finalement incendiés, il arrivait que la flamme s'élève d'une hauteur de deux pieds. Ainsi je coulais des jours heureux non seulement avec mes amis mais aussi à la maison avec ma sœur. Ensemble, nous bâtissions aussi des forteresses avec nos jeux de construction, et à force de pratique je finis par apprendre toutes les finesses de l'art de construire.

A vrai dire, tout ce que nous pouvions trouver sur l'art de la guerre, [21] nous nous l'approprions avec passion, si bien que j'acquis un savoir assez considérable en la matière. Non seulement le lexique, mais aussi de nombreux livres enrichirent notre collection, au point que nous voulions déjà écrire en commun un grand dictionnaire militaire, et avions formé des plans à ce sujet, quand... Je ne veux pas anticiper, tant j'ai de choses à raconter sur cette période. Comme j'étais un jour en visite chez mes grands-parents à Poblès[8], nous reçûmes la proposition du directeur de l'orphelinat de Halle de me faire admettre au nombre des pupilles. Mon grand-père de Poblès et ma grand-mère de Naumburg étaient d'accord, mais ma mère ne put s'y résoudre et l'écrivit au directeur. J'y gagnai au moins quelque chose : le sceau de l'orphelinat de Halle pour ma collection. A mon âge, presque tous les écoliers en possédaient une et l'augmentaient autant que possible. C'est aussi de cette époque que datent mes premières poésies. Il s'agissait essentiellement de descriptions de scènes naturelles. Pour peu qu'un cœur jeune soit ému par des images sublimes, il aspire toujours à les mettre en vers. De terribles aventures maritimes font la matière de ces premières compositions. Je n'avais pas de modèle, je ne pouvais m'imaginer comment on imite un poète et les composais comme mon âme me les suggérait. Pour dire vrai ces vers étaient bien mal tournés et presque chaque poème comportait des rudesses de langage. Pourtant, cette première période me fut beaucoup plus chère que la suivante, que je raconterai ultérieurement. D'une façon générale, mon projet était toujours d'écrire un petit livre et de m'en réserver la lecture. Aujourd'hui encore, j'ai toujours cette petite vanité. Ce n'était

encore que des plans, plus tard il y eut un réel commencement. Comme je maîtrisais assez peu la rime et la mesure des vers et que j'avançais trop lentement, je fis des vers libres. J'en possède encore quelques-uns. Dans un poème je cherchais à décrire la précarité du bonheur. J'imaginais un voyageur sommeillant dans les ruines de Carthage. Le dieu du rêve devait représenter à son âme le bonheur passé de la ville. Puis venaient les coups du destin, enfin il se réveillait. J'ai conservé beaucoup de poèmes de cette période. A les relire, je me rends compte qu'ils ne possèdent aucune étincelle de poésie. Nous étions initiés à la peinture par les expositions de tableaux. [22] C'est le propre d'un être jeune d'imiter avec beaucoup de soin ce qui lui plaît. Cet esprit d'imitation est particulièrement développé chez les enfants. Ils s'imaginent toujours que tout est plus facile, à condition qu'ils y prennent du plaisir. S'il est vrai qu'un jeune homme aura beaucoup de difficultés à imiter un poète ou un écrivain dont il dénigre la manière, qu'en sera-t-il des enfants dont le jugement n'est pas encore aiguisé, ni l'intelligence assez mûre ?

Mais je vois que je n'ai encore rien dit de mes amis[9], sinon leur nom. Je voudrais les évoquer de façon plus précise, car leurs joies, leurs peines sont étroitement liées aux miennes. L'un d'eux s'appelle Gustav Krug, ou, pour ne rien omettre, Clemens Felix Gustav Krug, né le 16 novembre. Il est le fils de M. Krug, conseiller à la cour d'appel de Naumburg, qui connaît très bien la musique et en joue en virtuose. Il a même écrit personnellement de nombreuses et excellentes compositions, entre autres quelques sonates précieuses et des quatuors. Sa haute et imposante silhouette, son visage sérieux, empreint de spiritualité, sa grande valeur reconnue de tous ont fait sur moi la plus grande impression. Il possédait un piano à queue, qui m'attirait tellement que je restais souvent de longues heures devant sa maison à écouter attentivement les sublimes mélodies de Beethoven. Mendelsohn-Bartholdi était très lié à lui comme les frères Muller, deux célèbres virtuoses du violon, que j'eus une fois le bonheur d'entendre. Dans cette maison se réunissait fréquemment un cercle choisi de mélomanes. Presque chaque virtuose qui désirait jouer à Naumburg cherchait à être reçu par M. Krug. C'est dans une telle famille que Gustav

était élevé. Naturellement, il était initié aux plaisirs de la musique depuis l'enfance. Il apprit à jouer très vite du violon, et ne ménagea pas sa peine pour acquérir une grande habileté. Plus tard la musique lui devint à ce point nécessaire qu'on lui aurait volé la moitié de son âme si on la lui avait enlevée de force. Combien de fois avons-nous regardé ensemble des partitions, exprimé l'un et l'autre notre opinion, essayé telle ou telle, et joué l'un pour l'autre. Outre cela, nous étions encore les meilleurs amis du monde quand il s'agissait de jouer à la guerre. Il était le défenseur ardent des Russes et prenait part avec un extrême intérêt aux progrès du siège de Sébastopol. Sur ce sujet, nous achetions [23] mutuellement des livres et des cartes et enrichissions mutuellement notre savoir. Dans nos jeux guerriers, il était un défenseur coriace, et il était rare de pouvoir gagner contre lui. Il mettait à tout ce qu'il faisait beaucoup de persévérance. Pour peu qu'il entreprît quelque chose qui lui était agréable, il ne prenait de repos qu'il ne l'eût mené à bien. Il en donnait la preuve accomplie, quand il s'agissait de copier de la musique ou d'arranger une partition. Il arrivait pourtant que cette prudence fut excessive. Elle avait comme conséquence qu'il ne revenait jamais sur son opinion et qu'il était vain de vouloir le convaincre de ses torts. Il mettait aussi un certain orgueil à ne pas vouloir s'occuper de choses ordinaires. Pourtant je l'aime beaucoup et il m'a toujours rendu une amitié égale. Nous avons partagé le même banc à l'école, preuve que nous étions à niveau égal.

Mon autre ami s'appelait Eduard Wilhelm Pinder et il est né le 6 juillet 1844. Son père, conseiller à la cour d'appel de Naumburg, était doué d'une nature très spirituelle. Non seulement son comportement subtil et adroit le faisait aimer de tous, mais encore sa piété et ses sentiments chrétiens étaient tenus en haute estime. Les théologiens de passage à Naumburg, à l'occasion de quelque fête, avaient l'habitude de se réunir chez lui et de s'entretenir avec lui. Il était également président d'une société des missions et de secours pour les pauvres. Grâce à son amour, il s'y montrait plus efficace que maint prélat. De la même façon, il s'occupait sans relâche de l'embellissement de Naumburg et pour cette raison était connu et estimé de tous. Chez lui, il était un chef de famille toujours dévoué, sans négliger pour autant les devoirs de son administration

qu'il accomplissait avec un soin exemplaire. Pendant ses heures de loisir, il cherchait avec sa famille à se familiariser avec les parutions les plus significatives dans les domaines de l'art et de la littérature. Son regard juste en faisait connaître les beautés par maintes remarques pleines d'esprit. Comme Wilhelm était par nature un peu maladif, ses parents se faisaient toujours beaucoup de souci pour lui. On devait redoubler de précautions à son sujet. En dépit de toutes ces maladies du corps, son esprit progressait d'autant plus. Nous travaillions presque toujours ensemble, et notre pensée et nos idées s'accordaient pleinement. Nous faisions toujours promenades et excursions ensemble, et ne pouvions vivre l'un sans l'autre. Comme Wilhelm était beaucoup plus doux que Gustav, [24] et même le contraire de lui, la fréquentation des deux m'était très bénéfique. Il prenait chacune de ses décisions avec circonspection, puis il suivait calmement la voie qu'il avait choisie, et ne prenait pas de repos qu'il n'eût atteint son but. Son application en tant qu'écolier était exemplaire, et il jouissait auprès de tous les professeurs d'une bonne réputation. Si par moments il semblait n'avoir aucune occupation particulière, ce n'était qu'une illusion due au fait qu'il ne manifestait pas son intérêt avec fougue et violence. Il éprouvait au fond de lui-même quelque chose d'encore plus profond que Gustav. Son comportement envers moi et tous ceux qu'il venait à rencontrer lui valait l'amitié de tous. Personne ne pouvait le détester. Plus tard, lorsque notre intérêt pour la poésie grandit, nous devînmes indispensables l'un à l'autre. Nos conversations ne manquaient jamais de matière. Nous échangions à tour de rôle nos idées sur les poètes, les écrivains, les œuvres lues, les dernières parutions en littérature, nous formions des plans en commun, nous nous communiquions des poèmes l'un à l'autre et n'étions pas tranquilles tant que nous n'avions pas ouvert tout grand notre cœur. Tels étaient mes amis, et notre amitié grandit avec l'âge. Oui, c'est une chose grande et belle que la possession de véritables amis, et Dieu embellit notre vie de façon très significative quand il nous donne des compagnons de route qui poursuivent le même but que nous. Pour ma part, je dois le louer, car sans ces amis Naumburg ne me serait peut-être jamais devenue une ville familière. Mais, au fur et à mesure que je trouvais ici des amis véritables, le séjour à Naumburg me devenait plus précieux et la perspective d'une

INSTITUT SUPÉRIEUR DE PHILOSOPHIE
Bibliothèque
Collège D. Mercier
Place du Cardinal Mercier, 14

séparation très douloureuse. Car nous n'étions pour ainsi dire jamais séparés hormis le temps des vacances, que je passais en voyage avec ma mère et ma sœur. Habituellement nous allions à Poblès, une fois pourtant nous répondîmes au désir de ma tante de Plauen et restâmes là-bas quelques semaines. Comme les riches propriétaires de l'usine étaient nos parents, ce séjour fut très agréable. Du reste, Plauen est une ville charmante qui comporte de nombreux édifices modernes, assez élevés, dont les toits sont couverts d'ardoises, et qui ont très belle apparence. En effet, comme un gigantesque incendie a réduit en cendres les trois quarts de la ville, on a partout reconstruit et un nouveau Plauen est né des flammes, plus beau que l'ancien. Je me souviens aussi d'un séjour à Nimsdorf, où vivait notre cher oncle, le pasteur. Je revois comment [25] la lune, à la tombée du jour, éclairait mon lit, et la prairie dorée brillait d'une lumière argentée. Ma tante Augusta disait alors :

La lune s'est levée
Les étoiles resplendissent
de leur lumière dorée.

Ah, jamais je n'oublierai cette époque !

J'évoquerai d'abord ma deuxième période de création poétique. Puis je parlerai un peu de Naumburg. Comme mes premières poésies étaient gauches et lourdes, du point de vue de la forme et du contenu, je cherchai dans les suivantes à m'exprimer dans une langue plus riche et plus brillante. Mais la finesse devint affectation, et la langue chatoyante se remplit de sous-entendus. Il manquait surtout le principal : la pensée. Pour toutes ces raisons, ma première période était finalement bien meilleure que la seconde. Ceci montre comment, pour peu qu'on n'ait pas le pied solide, on passe d'un extrême à l'autre et ne trouve le repos que dans le juste milieu.

Assez écrit sur ce sujet. Parcourons un peu la ville. Entrons par la Jakobstor[10]. Si on descend maintenant par les larges rues bordées de maisons anciennes, on arrive sur la place du marché. Devant nous se trouve l'hôtel de ville. Comme il est massif et étendu ! Ses quatre façades forment pratiquement quatre rues et ses tours se dressent d'un

air lugubre. Je n'ai jamais pu regarder cette masse gris sombre, ces encorbellements antiques, sans éprouver une crainte respectueuse. Tournons maintenant notre regard vers la droite, cette maison verte que nous voyons au milieu c'est la demeure des Pinder. C'est ici qu'habitent le conseiller Krug et aussi la propriétaire, la grand-mère Pinder. Il paraît que Frédéric le Grand y a logé un jour, ainsi que Napoléon, et qu'on peut voir encore quelque part un grand aigle, datant de cette époque (il s'agit bien sûr d'un aigle en papier transparent ! On aurait tort de penser à un oiseau, Napoléon lui-même ne fut qu'un aigle de papier, et dès qu'on éteignit la lumière derrière lui, comme une misérable feuille, on l'abandonna dans un coin)[11]. A gauche de l'hôtel de ville, nous voyons se dresser dans le ciel la haute et vénérable église de la ville. Regardons maintenant le misérable bâtiment qui se trouve devant elle. On devrait bien le détruire pour dégager la vue sur la maison de Dieu. [26] Derrière l'église, nous pouvons voir le tribunal d'instance royal, dont les deux pignons surélevés dominent la place du marché. Passons devant l'église, nous prendrons plus de temps une autre fois pour la visiter. Promenons-nous dans la Priestergasse. Au début de la rue se trouve l'école des enfants de la ville. Remercions son directeur, l'excellent Dr Neumäller, de la voir si florissante. Elle jouxte la surintendance, mais comme notre surintendant, le cher M. Jahr, a été pressenti pour Eisleben, et qu'il a donné suite à cet appel, la place est momentanément vide, et nous attendons avec impatience le nouveau saint homme, M. Hammer. L'habitat des autres prêtres est contigu à cet édifice et s'étend jusqu'à Lücke, où commencent les propriétés de notre logeur. On parvient par une porte cochère à une cour intérieure entourée de nombreuses dépendances, qu'on doit traverser pour accéder au bâtiment principal, dont la façade occupe le coin de la Neugasse. Si nous descendons cette rue, nous tombons bientôt sur la grande et belle demeure du maire de la ville, M. Rasch. Au bout de la rue se trouve la demeure du président du tribunal, qu'occupe maintenant le Pr Koch. A droite, nous observons une charmante maison, où je suis souvent allé et que j'ai toujours quittée en ayant le sentiment d'avoir enrichi mes connaissances. Il s'agit de l'institut de M. Weber. Cet homme très cher rem-

plit maintenant les fonctions de pasteur à la proche église de saint Othmar, sans avoir pour autant renoncé à son école, transférée dans un bâtiment officiel. Devant ces maisons s'étendent des pelouses et des bosquets d'arbres jusqu'à la Salztor. Les portes de garde des deux côtés sont ornées de simples colonnes doriques très agréables à voir. Un peut plus haut, on peut remarquer encore deux maisons très jolies. Elles ont été construites récemment et forment le début de la Salzstrasse. Laissons de côté, et poursuivons notre chemin ! Nous arrivons dans la Lindenstrasse, dont l'allée centrale est plantée de tilleuls. A mi-parcours, elle se met à grimper progressivement et forme en haut le croisement de la Herrengasse et du Steinweg. Mon énumération des édifices sombres et lugubres de la ville sera terminée quand j'aurai ajouté que se dresse à cet endroit la demeure du conseiller Pinder. Non loin, on trouve la librairie Domrich. Je terminerai en mentionnant la partie de l'hôtel de ville qui se situe dans cette rue, [27] où on donnait des concerts et des bals. Assez parlé de la ville ! Nous y reviendrons.

Je m'étais rendu à l'église le jour de l'Ascension et j'écoutais le cœur sublime du *Messie* : l'Alleluia. C'était comme si ma voix s'unissait aux leurs. Je croyais assister au chant d'allégresse des anges, dont la pluie s'accompagne la montée du Christ au Ciel. Aussitôt je pris la sérieuse décision de composer quelque chose de semblable. Dès la sortie de l'église, je me mis à l'œuvre. Comme un enfant, je me réjouissais de chaque nouvel accord que je trouvais. Etant donné que durant des années j'ai poursuivi ce projet, j'y ai gagné quelque chose. En apprenant la composition, j'ai appris à jouer un peu mieux à livre ouvert. Cela ne me fait pas regretter les nombreuses feuilles de papier à musique que j'ai utilisées. J'en ai conçu une haine pour toute musique moderne et tout ce qui n'est pas classique. Mozart et Haydn, Schubert et Mendelssohn, Beethoven et Bach sont les bases de la musique allemande et les colonnes sur lesquelles je me suis appuyé. A cette époque, j'écoutais aussi plusieurs oratorios, principalement le *Requiem*, profond et saisissant[12]. Si les paroles « Dies irae, dies illa » me pénétraient jusqu'à la moelle des os, que dirais-je du *Bénédictus*, céleste et incomparable ! J'assistais très souvent aux répétitions. Comme les

messes étaient habituellement chantées à la Toussaint, cela tombait toujours un soir brumeux d'automne. Dans la semi-obscurité de la cathédrale, je m'asseyais, puis j'écoutais attentivement les sublimes mélodies. Il faut dire qu'à cette époque, il y avait un excellent chef, nommé Wettig, un musicien doué d'un talent exceptionnel, tant dans sa direction d'orchestre que dans sa composition. Sa petite chapelle était toujours tenue en ordre de façon exemplaire. Il entraînait sa chorale à la perfection. Outre cela, il était encore tenu pour le meilleur professeur de Naumburg. Son épouse, une ancienne chanteuse d'opéra, contribuait aussi à l'embellissement des représentations musicales. Naumburg comptait par ailleurs deux autres chefs d'orchestre : Otto Claudius qui dirigeait l'ensemble de musique légère, un excellent compositeur, par ailleurs trop frivole et imaginatif, et Fuckel, qui conduisait les chœurs de la ville. En ce temps-là, j'écoutais aussi *Judas Macchabée* de Haendel et *La Création* de Haydn. Je me souviens encore d'avoir entendu le tendre et délicat *Songe d'une nuit d'été* [28] de Mendelssohn. Merveilleuse ouverture ! Il me semblait que des elfes dansaient une ronde aérienne, dans une nuit d'argent au clair de lune. J'ai maintenant autre chose à raconter. A cette époque s'est produit un événement qui a inauguré une nouvelle période de ma vie, tout à fait capitale : je suis entré au lycée. Nous fûmes accueillis par le directeur Förtsch, un homme bon et affectueux, examinés par lui et inscrits en cinquième classe[13]. Je me rappelle très bien avec quelle hésitation je franchis la petite porte qui conduisait aux bâtiments scolaires. Nous nous en faisions tous une idée beaucoup plus terrible et fûmes heureux de voir notre attente déçue. Le professeur responsable de la cinquième classe était le Dr Opitz. En raison de son originalité on l'appelait le Dr Oe, œil torve, ou le poète. D'où le vers suivant :

Opitz terribili sonitu, oe !, œ et il le veut bien ! dixit !

Pour le reste, il s'efforçait toujours d'enrichir nos connaissances. Mais il n'avait aucun don pour expliquer quoi que ce soit aux étudiants. Ce qui m'effrayait particulièrement, c'était l'enseignement religieux. Il était pitoyable et se prolongeait jusqu'à la troisième classe. Je dois ajouter que, dès que je fus en cinquième classe, j'en conçus une

certaine fierté. C'est d'ailleurs un fait établi que, pour peu qu'on ait progressé et qu'on soit passé au stade supérieur, on voudrait observer en soi un caractère plus posé. C'est en particulier le cas chez les élèves de troisième classe. On s'imagine faire partie des classes les plus avancées et on met son point d'honneur à se montrer avec une cigarette ou une canne, et à se distinguer des autres. Jusqu'à présent, je ne puis comprendre comment un enfant peut y trouver du plaisir et je tiens ces deux attitudes pour de la vanité. Notre vie à Naumburg s'était jusqu'alors écoulée sans trouble, comme un clair ruisseau. Mais soudain les flots s'assombrirent à nouveau, l'orage se déchaîna à travers la nature, une pluie torrentielle fit monter les eaux noires et les précipita dans un terrible grondement. A Röcken déjà, ma tante Auguste était tombée gravement malade. Son mal empira à Naumburg. Aucun des nombreux médecins consultés ne put déterminer la cause de sa maladie, bien que tous furent certains qu'elle provenait d'une altération des poumons. Aucun médicament ne l'aidait, [29] elle se consumait toujours davantage. Les jours de grosse chaleur étant arrivés, mon oncle Edmund fit le projet de m'emmener avec lui voir mes grands parents à Poblès. Je pris congé de tous, y compris de ma tante chérie. Je me rappelle très bien ses pleurs et les miens. C'était la dernière fois que je la voyais. Un jour la poste de Poblès m'amena une lettre. J'attendais des nouvelles avec anxiété. A peine l'avais-je ouverte que je sortis dehors et m'effondrai en larmes. Elle avait été enterrée deux jours après que j'eus quitté Naumburg. Selon les médecins qui l'avaient autopsiée, elle avait été emportée par le mal noir. Tout le poumon, semble-t-il, était attaqué. Fait significatif, je n'étais pas là quand ma tante mourut, et ma sœur était absente quand ce fut le tour de ma grand-mère huit mois plus tard. Cette femme vieillie, vénérable et chère entre toutes, ayant déjà perdu plusieurs de ses enfants, avait été très douloureusement affectée par son nouveau malheur. Elle sombra dans une profonde tristesse et ne cessait d'appeler sa fille : « Mon Auguste, mon Auguste. » Elle la suivit peu de temps après. Lors de l'enterrement du conseiller Hunger, âgé de quatre-vingt-deux ans, elle disait déjà, avec mélancolie : « Nous nous reverrons bientôt. » Huit mois après la mort de ma tante Auguste, elle se sentit mal un matin.

Elle sombra petit à petit dans un doux sommeil, nous gardions peu d'espoir pour sa vie précieuse. Maman fit prévenir Lisbeth, qui séjournait à Poblès. Lorsqu'elle arriva le soir, ma grand-mère n'était déjà plus. elle s'était éteinte doucement, dans l'après-midi, vers deux heures. Seul notre Père éternel sait combien j'ai pleuré alors. Comme elle était aimée et honorée par tous à Naumburg, son cercueil fut orné de couronnes et de croix extraordinaires. Le cœur humain a ceci de remarquable que, lorsqu'il subit une grande perte, il ne cherche pas à l'oublier, mais au contraire se la rappelle le plus souvent possible. C'est un peu comme si, à force d'en faire le récit, on trouvait une consolation acceptable à sa propre douleur. Entre-temps j'étais passé dans la quatrième classe. Nous avions comme professeur responsable le Dr Silber, un homme dont j'ai beaucoup apprécié l'enseignement. [30] Ses exposés spirituels, limpides, les connaissances brillantes qu'il avait acquises petit à petit dans tous les domaines du savoir humain le différenciaient très avantageusement d'Opitz. Il possédait aussi le talent qui manquait le plus à ce dernier : la capacité de retenir l'attention des élèves. C'est avec lui que nous prîmes nos premières leçons de grec, qui nous semblèrent particulièrement difficiles. Même les vers me demandaient un gros effort et me donnaient des difficultés, quoique je les fisse avec plaisir. Nous avions en général beaucoup de travail, et il m'est arrivé souvent de devoir travailler jusqu'à onze ou douze heures (c'était l'hiver) et de me lever le matin à cinq heures. A cette époque je vivais dans une nouvelle demeure. En effet, après la mort de ma grand-mère, nous avions jugé préférable de nous séparer, si bien que tante Rosalie habitait dans une maison et nous dans une autre. Nous avions trouvé à nous loger chez la femme du pasteur Haarseim, qui, laborieuse et attachée à son devoir, était institutrice à l'école de jeunes filles de la ville. Un jardin spacieux était attenant au bâtiment, avec des frondaisons et des arbres fruitiers. Nous avions déménagé pendant les vacances d'été. A cette occasion, un nouveau pianoforte fit son entrée chez nous, il avait été acheté deux jours avant, car nous avions laissé l'ancien à tante Rosalie. Près de la porte du jardin se trouve l'église de Marie-Madeleine, dont le ministre est le pasteur Richter. Elle a été reconstruite il y a peu et ornée de peintures

murales. De notre fenêtre on avait une très jolie vue. D'abord, une large allée couverte de feuillages, plus loin les vignes de Spechzart et, à droite, l'ancienne Marientor et la tour. En automne, après que les vents terribles ont dénudé la ville, on pouvait voir très clairement de très nombreux feux et feux d'artifice et entendre les cris d'allégresse, les éclats de voix et les coups de feu des vignerons. En été, c'est la musique pleine de charme qui nous réjouissait tous les matins. Un souvenir précis est encore attaché à cette maison. Notre roi bien aimé fit à Naumburg l'honneur de sa visite. On avait multiplié les préparatifs : toute la jeunesse des écoles était attifée de cocardes noires et blanches et attendait le souverain. Nous nous étions mis en rang sur la place du marché à onze heures. Soudain les gouttes de pluie tombèrent sur nous, [31] le ciel s'obscurcit. Le roi n'arrivait pas. Beaucoup d'enfants commençaient à avoir faim. Il pleuvait à nouveau et les rues s'étaient transformées en torrent de boue. Une heure sonna. L'impatience était à son comble. Enfin à deux heures, les cloches sonnèrent à toute volée. Le ciel, avec des larmes dans les yeux, sourit à la foule joyeuse et agitée. On entendit le bruit des roues de la voiture. Un hourra traversa la ville. Nous agitâmes nos casquettes, en poussant des cris d'allégresse, nous hurlâmes à pleine gorge. Tous les corps de métiers à Naumburg étaient présents avec leurs fanions et leurs vêtements de fête, de la Jakobstor à la Herrenstrasse. Un vent joyeux agitait les drapeaux qui pendaient des toits, les cloches toutes ensemble bourdonnaient, la foule considérable des gens criait, se déchaînait et poussait cérémonieusement la voiture jusqu'à la cathédrale. De nombreuses jeunes filles avaient pris place dans les niches de l'église, vêtues de blanc et la chevelure ornée d'une couronne de fleurs. Le roi descendit de voiture, fit l'éloge de notre accueil et se rendit à la demeure qu'on avait préparée pour lui. Le soir toute la ville était illuminée. Une foule la parcourait en tous sens de façon inhabituelle. Des pyramides de couronnes, à l'hôtel de ville et à la cathédrale, étaient couvertes de petites lampes. La plupart des maisons étaient décorées de banderoles. Sur la place de la cathédrale, on alluma un feu d'artifice qui donnait au sombre édifice une lumière fantomatique. Le lendemain matin, des manœuvres militaires eurent lieu à Wethau, aux-

quelles je ne manquai pas de me rendre. Comme c'était la première fois que j'assistais à quelque chose de semblable, et étant donné mon intérêt pour celles-ci, je pris un vif plaisir aux rapides évolutions des troupes, aux attaques et aux retraites. Notre roi prêta une attention particulière à notre belle cathédrale et envoya par la suite deux vitraux pourtant moins beaux que les anciens. Un autre événement mérite d'être raconté : un jour Gustav vint me voir et me fit part, avec une grande excitation, de la prise de Sébastopol. Quand il n'y eut plus de doute, notre rage se transforma en colère contre les Russes. Nous leur en voulions de ne pas avoir mieux défendu la tour de Malakoff. Très vite, nous nous accoutumâmes à notre nouveau logis. Pendant les vacances, nous ne manquions jamais de voyager. La plupart du temps, nous allions à Poblès. Mon grand-père chéri, à la fois sérieux et [32] serein, ma grand-mère si affectueuse, mon oncle et ma tante, l'intimité si confortable, caractéristique des Allemands, qu'on trouvait dans cette maison, nous y ramenaient toujours et nous l'avaient fait prendre en affection. J'aimais par-dessus tout m'installer dans le bureau de mon grand-père; mon plus grand plaisir était de fouiller dans les vieux livres et les cahiers. Je me souviens aussi d'un voyage à Schönefeld près de Leipzig, qui fut très agréable. Tous les jours j'allais à Leipzig, à la recherche des librairies et des boutiques de musique, je voyais des choses merveilleuses, comme les caves d'Auerbach. J'avais surtout beaucoup de plaisir à flâner dans les rues, sans but, sans connaître mon chemin, j'allais là où la chance me conduisait. C'est aux jolis parcs, aux jardins souriants, aux bains que je trouvais le plus d'agrément. Une fois nous passâmes des vacances à Deutschental, un petit village près de Halle. Nous allions nous baigner presque chaque jour à la mer de sel, près de Eisleben. C'est un vrai plaisir que de s'abandonner aux délices de l'eau tiède de l'été. Je le ressentis encore plus lorsque j'appris à nager un peu plus tard. Peut-on rien imaginer de plus agréable que de se livrer au courant et de glisser sans effort dans la douceur des flots. Il reste que selon moi la natation n'est pas seulement un plaisir, elle est aussi très utile en cas de danger et fortifiante et rafraîchissante pour le corps. On ne la recommande pas assez aux adolescents. Elle est comparable aux courses de patins en hiver,

quand on éprouve une sensation divine à glisser d'un pied ailé sur la surface cristalline. Pour peu que la lune éclaire alors la glace de ses rayons d'argent, de telles soirées ressemblent à des nuits enchantées. Le silence tout autour, interrompu seulement par les craquements de la glace et le bruit des passants, a quelque chose de majestueux qu'on chercherait en vain pendant les nuits d'été. C'est pourtant la fête de Noël qui reste la soirée la plus heureuse de l'année. Je m'y préparais longtemps à l'avance, avec une joie immense, jusqu'au dernier jour où je n'en pouvais plus d'attendre. Les minutes passaient les unes après les autres, et jamais dans l'année les journées ne me semblaient aussi longues. Un jour que j'éprouvais une telle impatience, j'écrivis à mon intention un billet de Noël, évoquant cet instant où la porte s'ouvrirait et le sapin tout illuminé projetterait sur nous ses rayons [33] — un petit écrit pour cette occasion festive :

« Avec quelle splendeur se dresse devant nous le sapin, dont un ange orne le sommet, il annonce la descendance du Christ dont le Seigneur fut la couronne. Et quelle lumière répandent ces cierges qui symbolisent la grande clarté que Jésus, par sa naissance, porta aux hommes. Et ces pommes aux joues rouges, comme leur regard rieur est séduisant et nous rappelle que l'homme fut chassé du paradis. Aux racines de l'arbre, le Christ enfant repose dans la crèche, entouré de Joseph, de Marie et des bergers en adoration. Comme les regards qu'ils portent sur l'enfant sont pleins d'espoir. Puissions-nous seulement nous abandonner aussi totalement au Seigneur. »

Sans posséder la même splendeur, notre anniversaire a pourtant quelque chose de comparable, même si nous ne sommes pas remplis de la même joie qu'à Noël. Il lui manque cette signification qui place Noël au-dessus de toutes les autres fêtes. Ensuite, notre anniversaire ne concerne que nous, alors que Noël s'adresse à tous les hommes, les pauvres et les riches, les petits et les grands, les gens obscurs et les gens en vue. Sans aucun doute, cette joie commune augmente notre sentiment, on peut en discuter avec chacun, on partage tous la même attente, on considère aussi que c'est le point culminant de l'année, on songe à ces heures nocturnes, comme au soir où notre âme est la plus agitée, et à l'extraordinaire solennité qui accompagne la fête. L'anniversaire est

davantage une fête de famille, Noël est celle de tous les chrétiens. Et pourtant, j'aimais beaucoup le mien, il tombait le même jour que celui de notre roi bien-aimé. Aussi étais-je réveillé le matin par de la musique militaire. Après la cérémonie des cadeaux, nous nous rendions à l'église. Bien que le prêche ne fût pas prononcé en mon honneur, j'en tirais le meilleur et je me l'appliquais. Nous nous réunissions à l'école pour une grande cérémonie. Après le discours d'un professeur, en général ennuyeux, plusieurs élèves présentaient leur dissertation et recevaient quelques livres en récompense. Pour finir on entonnait de tout cœur un chant patriotique, et le directeur *concilium demissit.* C'est alors que venait pour moi le meilleur moment de la journée. Mes amis me rendaient visite, et nous passions ensemble [34] une belle après-midi. Avant d'évoquer ma troisième période poétique, j'aimerais exposer sous forme de sentences mes pensées sur la musique.

SUR LA MUSIQUE[14]

Dieu nous a donné la musique pour que nos regards se tournent d'abord vers le ciel. Elle allie en elle toutes les qualités, elle peut être une élévation, elle peut nous divertir. Avec ses notes douces et mélancoliques, elle peut briser les cœurs les plus sauvages. Mais sa vocation principale est de diriger nos pensées vers le ciel, d'élever notre âme et même de nous ébranler. C'est la fin admirable de la musique sacrée. Il nous faut pourtant regretter que ce genre de musique tende à s'éloigner de plus en plus de sa vocation. Les chorals en font partie, or il existe aujourd'hui plus d'un choral qui avec sa mélodie languissante s'écarte totalement de la force et de la puissance des anciens. Le cœur se réjouit pourtant et chasse ses sombres pensées. Qui n'est pas gagné par une paix calme et limpide à l'écoute des mélodies simples de Haydn ? Dans la musique, les notes pénètrent plus profondément que les paroles dans la poésie, et l'art musical atteint les replis les plus secrets du cœur. Mais ce que Dieu nous offre ne contribue à notre bénédiction, que si on sait s'en servir avec justesse. C'est ainsi que le chant nous élève et nous conduit au Bien et au Vrai. Si au contraire on

utilise la musique pour son seul divertissement, ou pour se donner en spectacle, elle devient coupable et nuisible. C'est malheureusement souvent le cas. Presque toute la musique moderne porte la marque de cette tendance. Un autre phénomène attristant est qu'un grand nombre de compositeurs s'efforcent de l'écrire de façon obscure. Or si de telles périodes artistiques charment le connaisseur, elles laissent indifférente l'oreille de l'homme sain. On peut remarquer que cette soi-disant musique d'avenir d'un Liszt ou d'un Berlioz cherche seulement à montrer qu'une musique aussi étrange est possible. La musique constitue par ailleurs une agréable distraction et préserve de l'ennui celui qui s'y intéresse. On doit tenir les hommes qui la méprisent pour des têtes dépourvues d'esprit, semblables à des bêtes. [35] Que ce merveilleux don de Dieu accompagne tout le cours de ma vie, et je pourrais m'estimer heureux. Chantons à jamais la louange de celui qui nous a fait présent d'un tel plaisir.

Dans ma troisième période poétique, je cherchais à concilier les deux premières, c'est-à-dire à unir la grâce et la vigueur. Je ne puis encore juger dans quelle mesure j'y suis parvenu. Cette période a commencé le 2 février 1858, jour de l'anniversaire de ma mère chérie. J'avais l'habitude de lui remettre à cette occasion un petit recueil de poèmes. Aussi entrepris-je de m'exercer davantage à la poésie et autant que possible de composer un poème chaque soir. Je m'y consacrais pendant deux semaines et ressentais une joie profonde à chaque nouvelle production qui voyait le jour. J'essayais aussi d'écrire le plus simplement possible, mais bientôt je dus renoncer. Car un poème, pour être accompli, doit sans doute être aussi simple que possible, mais il doit contenir aussi dans chacune de ses paroles la véritable poésie. Un poème dépourvu de toute pensée, surchargé de phrases et d'images, ressemble à une pomme rouge qu'habite un ver à l'intérieur. Il ne doit pas y avoir le moindre discours dans la poésie, car l'utilisation abusive de phrases est incontestablement le fait d'un esprit encore incapable de créer par lui-même. D'une façon générale, on doit absolument tenir compte de la pensée, quand on écrit une œuvre. On pardonne davantage une négligence de style qu'une idée confuse. A cet

égard, les poésies de Goethe constituent un modèle de pensée riche, claire et profonde. La jeunesse qui n'a pas suffisamment médité cherche à masquer son manque d'idées sous un style brillant et chatoyant. A ce sujet la poésie ne ressemble-t-elle pas à la musique moderne ? On risque d'en faire bientôt la poésie d'avenir. On habillera la pensée confuse de démonstrations obscures, aux tonalités pourtant sublimes, on écrira bientôt des œuvres dans le style de Faust (la deuxième partie) auxquelles rien d'autre ne manquera que les pensées de cette pièce. Dixi.

[36] Voici la liste de mes poèmes.

1855-1856

1. I. Chant d'anniversaire. « Je t'apporte ».
2. Tempête sur la mer. « Une pesante ».
3. Elégie. « Silencieux, à la tombée du jour ».
4. Agression. « Le soir, à dix heures ».
5. Délivrance. « Paisible elle se penchait ».
6. La jeunesse de Cyrus. « Astyages ».
7. Naufrage. « Un navire vogue ».
8. Orage. « Une pluie d'épouvante ».
9. II. Fragilité du bonheur.
10. La guerre de Messenie. « Des nuages noirs ».
11. Andromède. « Qui n'a pas encore »
12. Cekrops. « Sur le large ».
13. Chant du soir.
14. L'expédition des Argonautes.

1857

15. III. Chant d'anniversaire. « Laisse-nous, mon Dieu ».
16. Alfonso en cinq chants.
17. Dryope. « O, vois cette mer bleutée ».
18. Choral. « Jésus tes souffrances amères ».

Appendice aux I et II

19. Léonidas et Télakeus. « Je veux apprendre ».
20. Le comte du Ring. « Le comte du Ring, un seigneur ».
21. Dans la nuit. « Sur la mer ».
22. Les dieux de l'Olympe. « Vois les dieux ».
23. Sébastopol. « Sur la face sud » [37].
24. Poème d'anniversaire. « Avec une grande joie ».

25. L'hiver en cinq chants. « Il arrive ».
26. Un orage. « Une chaleur étouffante ».
27. A Pforta. « A Naumburg ».
28. Ou cela. « Vous les oiseaux, dans les airs ».
29. Tempête en mer. « Un orage approche ».
30. L'alouette. « Quand les sommets ».
31. Au brouillard. « Formations merveilleuses ».
32. Je veux être là-bas.
33. La fête de Pâques. « Je reposais sur une douce ».
34. La plainte du rossignol. « A travers la pénombre ».
35. Au matin. « Un ourlet de pourpre doré ».
36. La chasse. « Il éclate ».
37. Fata morgana. « Quand je suis seul ».
38. Schönburg. « Il repose sur d'abrupts ».
39. Sur la glace. « Des elfes au clair de lune ».
40. Les adieux d'Hector. « Hector, entends-tu ».
41. Deux alouettes. « J'entendis deux alouettes ».
42. L'aïeule. « Vois, mon pas ralentit ».
43. Médée. « Jason avait déjà ».
44. Conradin. « A la porte de Naples ».
45. Barberousse. « Le vieux Barberousse repose ».
46. En été. « Comme l'été, arrivent ».

Ce ne sont pas les seuls. Je me suis contenté d'en faire une sélection et, parmi les plus vieux, il y en a beaucoup dont je me souviens, mais que je n'ai plus en ma possession. Par ailleurs, j'ai écrit en commun avec Wilhelm deux courtes pièces. L'une d'entre elles s'appelle *Les dieux de l'Olympe*. Nous l'avons jouée une fois et, bien qu'elle ne fût pas très réussie, elle nous a procuré un grand plaisir. Les cuirasses d'or et d'argent, les boucliers et les casques et même les costumes somptueux des déesses, récoltés un peu partout, jouaient un très grand rôle. L'autre pièce s'appelait : *Orkaval,* une tragédie ou, mieux encore, une histoire de chevaliers et d'esprits, composée de banquets, de combats, de meurtres, de fantômes et de miracles. [38] Nous avions déjà tout préparé pour la jouer, j'avais composé une ouverture furieuse à quatre mains, lorsque tous nos plans tombèrent à l'eau. Il en fut de même pour la dernière pièce : *La prise de Troie,* dont les deux premiers actes furent achevés, et mettaient en scène des disputes des dieux.

Toutes ces résolutions, comme celle d'écrire un roman intitulé : *Mort et perdition,* je les pris pendant le deuxième semestre de la troisième classe, alors que je ne pouvais fréquenter l'école, en raison de violents maux de tête. J'allais chaque matin sur le Spechzart, et projetais beaucoup de choses, que malheureusement j'accomplissais rarement. Peu de temps auparavant, mon ami Wilhelm Pinder était également tombé malade, et était parti en cure aux bains de Héringsdorf. Aussi me trouvais-je très seul pendant quelque temps, d'autant plus que Gustav, en raison du travail scolaire, n'avait guère le temps de me rendre visite. Mais bientôt, je pus fréquenter l'école à nouveau, ainsi que Wilhelm qui était de retour. Après un examen favorable, je fus admis en troisième classe. Me voici parvenu à la fin de la deuxième période de mon existence. Je voudrais jeter encore un dernier regard en arrière sur ces treize années passées. Le prochain livre s'ouvrira sur mon expérience de la troisième classe.

RETOUR EN ARRIÈRE

Je ne suis pas sans expérience. Qu'elles aient été heureuses ou malheureuses, gaies ou attristantes, Dieu m'a conduit en toutes choses comme un père son faible enfant. Il m'a infligé de nombreuses souffrances mais en chacune je reconnais, avec respect, sa toute-puissance. J'ai pris la ferme décision de me vouer pour toujours à son service. Que le Seigneur me donne force et vigueur pour mener à bien cette résolution et qu'il me protège sur le chemin de la vie. J'ai en sa grâce la confiance d'un enfant. Il nous préserve en tout du malheur. Que sa volonté soit faite ! Tout ce qu'il donne, je veux l'accepter avec joie, le bonheur comme le malheur, la pauvreté comme la richesse. Et même la mort, je veux la regarder sans crainte, puisqu'elle nous réunira tous dans une joie et une félicité éternelles. Oui, Seigneur, que ton visage nous apporte toujours la lumière ! Amen ! !

[39] Me voici donc au terme de ce premier cahier, que je regarde avec joie. Je l'ai écrit avec bonheur et n'en suis pas fatigué. Il est beau de rappeler plus tard à son âme les premières années de sa vie, et d'y

reconnaître sa formation. J'ai tout raconté, conformément à la vérité, sans poésie ni ornement littéraire. Si j'ai de temps à autre inséré quelque remarque annexe et le ferai encore, j'en serai excusé par l'ampleur de l'œuvre. Pussé-je encore écrire de nombreux volumes semblables à celui-ci :

La vie est un miroir
Se reconnaître en lui,
C'est, dirais-je aujourd'hui,
Tout ce que nous désirons.

Ecrit du 18 août au 1er septembre 1858.

MA VIE

Ma prime jeunesse s'écoula, paisible et heureuse, et me berça tendrement comme un doux rêve. S'il est vrai, comme on le dit souvent, que les premières impressions que notre âme reçoit sont ineffaçables, la paix et le repos qui régnaient dans la maison d'un pasteur imprimèrent dans mon cœur leurs traces profondes et impérissables. Mais soudain le ciel s'assombrit. Mon père chéri tomba gravement et durablement malade. Subitement l'angoisse et l'attente anxieuse se substituèrent à la paix merveilleuse et au paisible bonheur familial. Enfin, au bout d'une longue période, le terrible événement se produisit : mon père mourut. Encore aujourd'hui, cette pensée m'atteint profondément et douloureusement. A l'époque je ne percevais pas comme maintenant l'importance considérable de l'événement. Quand un arbre perd sa couronne, il paraît triste et solitaire ; les branches penchent, sans force, sur la terre, les oiseaux désertent ses ramages morts, et toute vie animée disparaît. N'en allait-il pas de même avec notre famille ? Toute joie était passée. La douleur et la tristesse avaient pris sa place. Après une demi-année, nous quittâmes [40] notre paisible village : je me retrouvais sans père et sans patrie. Naumburg nous offrit certes un nouveau lieu de résidence. Dieu nous y apporta

beaucoup d'amour et de prospérité. Mais mes rêveries me ramenaient toujours à la maison paternelle, et les ailes de la mélancolie me portaient souvent là où mon premier bonheur autrefois s'était épanoui.

A Naumburg commença une nouvelle période de ma vie. J'y trouvais deux amis P... et K..., qui m'attachèrent à Naumburg pour toujours. Bien que dans cette ville aussi de nombreux événements malheureux frappèrent notre famille, il faut reconnaître en tout la main bienfaisante de Dieu. Après avoir été préparé quelque temps dans un institut, je fus admis au lycée. D'honnêtes professeurs s'y efforçaient avec persévérance de développer et d'améliorer notre savoir. Par ailleurs, le comportement des écoliers les uns envers les autres et le soutien actif qu'ils s'accordaient mutuellement me firent apprécier cette institution. Je m'y trouvais très bien, et j'aurais pu y rester jusqu'à l'université, si Dieu dans sa sagesse n'en avait décidé autrement. On nous offrit en effet une place à Pforta. Soit. Là aussi le Seigneur me dirigerait et conduirait mes pas.

DE L'ANNÉE 1859

Porta coeli locus appelatus est, quem nunc habito. In regione, jucunda et montibus circumdata sita et variis rebus insignis, amata est primis annis a me. Sed tempora mutantur : quae cupiebam, vera facta sunt et in hac regione, quam aspectu tantum cognovi, per sexennium moror[15].

Pforta, le 6-2-59.

A IÉNA

Pour mon malheur, deux maladies consécutives m'avaient empêché de sortir au début de mes vacances. Dès que je fus à peu près rétabli, je songeai sérieusement au meilleur moyen de les occuper au mieux. En tout cas je voulais voyager, [41] le tout était de savoir où. J'avais dans l'idée de rendre visite à des parents qui me soient à peu près inconnus. Je me souvins alors que je n'avais pas vu mon oncle qui était premier bourgmestre depuis de longues années, et que je le connaissais très peu. Mon plan fut vite arrêté. Dès le lendemain, j'étais assis d'abord dans le train puis, une fois à Apolda, dans un omnibus qui me transporta à Iéna. Le soleil brûlait les banquettes de cuir, si bien que nous étions assis comme sur un grill. Puis la route tourna entre deux rangées de montagnes, dont l'une brillait sous les champs de blé et l'autre offrait l'image triste et désolée d'un désert. Enfin nous vîmes au loin les tours de la ville dominée par deux sommets montagneux. La voiture s'arrêta devant la demeure de mon oncle. Ma tante m'accueillit très cordialement. Lui était occupé à ses affaires. L'après-midi, je fis connaissance avec les environs de la ville, les promenades et les parcs. Le jour suivant, nous visitâmes le petit village de Lichtenhain, célèbre pour sa bière. Comme ce lieu est très fréquenté par les

étudiants d'Iéna, chaque habitant est prêt à accueillir des hôtes. Il en va de même pour Ziegenhain, un petit village que sa tour au renard a rendu célèbre. Sur cette ruine d'un ancien château courent de nombreuses légendes. La plus célèbre est la suivante...

Un des plus jolis endroits d'Iéna est le Kunitzburg, que nous ne manquâmes pas de visiter. Nous longeâmes un long moment les rives de la Saale et parvînmes au village nommé Kunitz. Nous nous fîmes alors indiquer le chemin. On nous montra le plus rapide mais aussi le plus difficile. L'ascension nous coûta un grand effort, d'autant que nous perdîmes le sentier et dûmes grimper à même la roche. Une fois en haut, nous pûmes jouir du spectacle merveilleux d'un coucher de soleil. Iéna elle-même est une ville pleine d'attraits. Je puis mentionner, entre autres, une remarquable piscine dont j'ai amplement profité. Il y a aussi toutes ces plaques sur les maisons qui indiquent les noms des personnes illustres qui les ont habitées. Je pris un certain plaisir à rechercher les noms des grands esprits de notre nation : [42] Luther, Goethe, Schiller, Klopstock, Winkelman et beaucoup d'autres.

PFORTA

Le 6 août 1859.

Contre le mal du pays (d'après le Pr Buddensieg).

I. Si nous voulons vraiment apprendre une spécialité, nous ne pouvons pas toujours rester à la maison.

II. Ce n'est pas ce que veulent nos chers parents. Aussi, nous soumettons-nous à leur volonté.

III. Nos proches sont entre les mains de Dieu. Leur pensée nous accompagne toujours.

IV. Pour peu qu'on travaille très bien, les pensées tristes disparaissent.

V. Si toutes ces considérations ne nous soutiennent pas, nous devons prier Dieu.

Aujourd'hui, tandis qu'il évoquait nos camarades candidats au baccalauréat, le Pr Steinhardt a parlé de la guerre menaçante qui avait failli les arracher à notre cercle avant le temps légal et briser leur carrière. Heureusement, ils n'ont eu qu'à se présenter à Naumburg et n'ont perdu que six jours de leurs vacances.

— C'est à Iéna que je pris connaissance, par la dépêche télégraphique, de la conclusion de la paix[16]. Elle ne suscita pourtant aucune

joie particulière. On craignait que le lion ne se fût retiré que pour donner à ses forces un nouvel élan.

— Nous avons pu aujourd'hui nous baigner de nouveau en toute liberté. Le niveau de l'eau était très bas, et on pouvait passer la Saale à gué un peu partout. Il faisait par ailleurs une chaleur peu commune.

— Je n'ai pas encore passé l'examen de natation par peur du ridicule.

— Mon oncle a été muté dans le Harz oriental, à Corensen, un village près de Vipra et Mansfeld. Je me réjouis de lui rendre visite un jour. Pour mon malheur, maman s'y rendra dans six semaines pour mettre de l'ordre dans son ménage et elle n'en reviendra qu'à Noël. Cela signifie qu'Almrich[17] ne pourra plus être le but de mes visites dominicales. Sauf si Mme Laubschen vient souvent à Almrich. C'est une [43] dame de nationalité suisse qui donne à Naumburg des leçons particulières et s'occupe de pensionnaires. Son mari est français. Il est doué d'un caractère vraiment supérieur mais refermé sur lui-même. Pour cette raison, il peut paraître distrait en société, quand il ne prouve pas le contraire par des questions pertinentes et spirituelles.

Le 7 août.

C'est aujourd'hui le premier dimanche que je passe derechef à Pforta. Mais chose étonnante, je n'en ressens vraiment pas toute la solennité.

— Aujourd'hui, je dois me rendre à Almrich, où m'attendent maman et Lisbeth. C'est un lieu qu'on réserve généralement aux élèves de première classe. Parmi les autres, seuls ceux dont les parents s'y rendent ont le droit d'y passer le dimanche. Sans cela on va à Kösen, visiter la pâtisserie-salon de thé de Haemerling. On peut encore aller chercher la fraîcheur et le repos en forêt.

— Souvent Krämer, qui est mon mentor[18], se joint à moi pour rendre visite à maman. De tous les élèves de première classe, il a le caractère qui me convient le plus et est le plus agréable. Avant son départ en été, j'ai écrit mon nom dans son album et pris congé de lui pour toujours. Mais voilà qu'il est de retour.

— Dans quelques mois ce sera mon anniversaire. Je ne suis pas encore fixé sur le cadeau que j'aimerais recevoir, soit les œuvres de Gaudy et de Kleist, soit le *Tristram Shandy* de Sterne.

— Krämer ne pouvant m'accompagner à Almrich, j'y suis allé seul. J'y ai retrouvé maman et Lisbeth, l'oncle Oskar, M. Busch. Plus tard sont encore venus plusieurs élèves de première année qui étudient à Naumburg. Comme je rapportais les bruits qui couraient à Pforta sur le compte des candidats à Naumburg, dont les affaires seraient douteuses, l'un d'eux m'apostropha : « Les étudiants de Pforta n'ont rien d'autre à dire que des ragots. » Sur ce ton, ils ne cessèrent de critiquer Pforta. Je leur opposai le silence, qui est aussi une réponse, pour leur faire voir qu'à Pforta j'avais appris à me taire.

— Je ne sais ce qu'il adviendra de moi pendant les deux jours de fête de la Saint-Michel. Maman ne sera pas à la maison. Sans doute dormirai-je à la maison et prendrai-je mes repas chez ma tante.

— La chaleur aujourd'hui était moins importante que d'habitude.

Le 8 août.

[44] — Aujourd'hui n'est pas un très bon jour, car nous avons beaucoup de répétitions : d'abord l'histoire, de la guerre du Péloponnèse à Alexandre. Ensuite la grammaire grecque et enfin la géographie : tous les continents, excepté l'Europe et l'Australie. La répétition d'histoire s'est bien passée, car il était question des conquêtes d'Alexandre. Puisse-t-il en aller de même pour les autres.

— Il est deux heures. Nous allons nous promener. Quelle joie ! A Pforta, et on doit louer cette habitude, quand la chaleur monte au-dessus de 24 degrés, les leçons de l'après-midi sont suspendues et toute la promotion part se baigner. Dans la langue de l'internat on appelle ça : « Aller à l'abreuvoir. » C'est le cas aujourd'hui. Il fait une chaleur lourde et pesante. L'atmosphère est intenable dans les jardins de l'école. Nous avons répétition de deux à quatre heures, et à cinq heures nous allons nous baigner. Quel plaisir aujourd'hui que celui de se rafraîchir dans l'eau !

— Il est plus agréable d'entrer à Pforta au moment des fêtes de Pâques, mais plus profitable à la Saint-Michel. Si la nature n'a pas encore son sourire de printemps, si on ne dispose pas encore de la même liberté qu'en été, l'hiver permet pourtant davantage de travail, et plus tard, quand revient à Pforta l'époque où tout brille et fleurit, de nombreux agréments s'offrent à nous. Rien qu'à voir les multiples prérogatives des anciens sur les novices en été, au jeu de quilles et dans la classe, je préfère entrer à la Saint-Michel.

— Je me suis décidé à acheter *La vie et les opinions de Tristram Shandy* et à demander *Don Quichotte* pour mon anniversaire. J'espère disposer de l'argent nécessaire : 20 groschen d'argent, d'ici six semaines.

Le 9 août.

J'aimerais maintenant donner une image complète de la vie à Pforta, que j'ai jusqu'ici négligée. Les portes du dortoir sont ouvertes à quatre heures du matin. [45] A partir de ce moment-là, chacun est libre de se lever. Mais à cinq heures, au son de la cloche, tout le monde doit être debout. Les surveillants des dortoirs le rappellent d'un ton menaçant : « Debout, debout, sortez du lit », et ils punissent ceux qui ont du mal à sortir des plumes. Chacun alors de s'habiller aussi vite et aisément que possible, et de se précipiter dans la salle de bain pour trouver encore une place, avant qu'elles ne soient toutes prises. Dix minutes après s'être levé et habillé en vitesse, on passe à nouveau dans les chambres et chacun met de l'ordre dans ses vêtements. A cinq heures vingt-cinq, la première sonnerie invite à la prière, à la deuxième on doit être dans l'oratoire. Avant que le professeur arrive, les surveillants obtiennent le calme, imposent le silence et font asseoir les élèves de première qui arrivent en général beaucoup plus tard. Puis le professeur fait son apparition accompagné de son famulus, et les surveillants vérifient que les bancs sont au complet. L'orgue retentit et, après un court prélude, on entonne un chant matinal. Le professeur lit un passage du Nouveau Testament, interrompu de temps à autre par un chant liturgique. On récite le Notre Père et on

se disperse. Chacun se rend alors dans sa chambre où l'attendent des petits pots de lait chaud et des petits pains. A six heures pile, les cloches sonnent le début des classes. Chacun prend ses livres et se rend dans une classe où il reste jusqu'à sept heures. Suit une heure de travail, appelée encore heure de répétition. Puis viennent les leçons jusqu'à dix heures, suivies d'une heure de répétition, et enfin la classe jusqu'à midi. La fin de chaque leçon et de chaque heure de travail est annoncée par une sonnerie. A midi pile, on porte en vitesse ses livres dans sa chambre et on court dans le cloître avec sa serviette.

Le 10 août.

Comme je dois rapporter quelques faits concernant la journée d'hier, il m'est impossible de poursuivre davantage ma description.

— Il fait à nouveau une chaleur étouffante, et pourtant nous n'avons pas droit à l'abreuvoir. Pas une fois nous ne sommes allés nous baigner. Pendant les leçons de l'après-midi, nous suffoquions littéralement. Enfin à cinq heures le ciel s'est chargé de nuages. Bientôt nous avons entendu le tonnerre gronder sourdement, des éclairs ont jeté leur lumière aveuglante et la pluie s'est abattue [46] en trombes sur la terre mourante. L'orage, quoiqu'il fût peu violent, dura assez longtemps. Pendant la récréation, après le repas, il pleuvait encore, et nous n'eûmes pas la possibilité de sortir. Jamais je ne m'étais senti aussi mal que ce soir-là, après les grosses chaleurs. J'avais la nostalgie de Naumburg, de mes amis, avec lesquels j'aurais pu passer agréablement de tels moments. Ici je n'avais personne. Les bâtiments scolaires me paraissaient si déserts, si tristes. Et la pénombre qui s'installait partout me ramenait à l'esprit les images heureuses des vacances. Oh Noël, Noël, comme il paraissait loin, si loin !

Il fait ce matin beaucoup plus frais que les jours précédents. Le ciel est pluvieux. Je me réjouis du Dimanche, mais la semaine passe si lentement. Il est vrai qu'un temps sombre éveille de sombres pensées. Un ciel lugubre rend l'âme lugubre. Et, pour peu que le ciel pleure, mes yeux se remplissent de larmes. J'en fis l'expérience à Naumburg l'an

passé. Je partis un jour en promenade devant le Marientor. J'étais seul. Le vent caressait les chaumes dénudés, les feuilles jaunies tombaient sur le sol. Je me sentis pénétré d'un sentiment douloureux. Où étaient passés les floraisons du printemps, les feux de l'été ? Bientôt la neige blanche ensevelirait la nature mourante.

Des arbres tombe le feuillage,
C'est la rapine du vent sauvage.
La vie remplie de rêves
Passe en cendres et poussières.

Le 11 août.

Aujourd'hui encore, le soleil n'a pu percer le brouillard et la couche des nuages. C'est un jour d'études qu'on appelle aussi jour de sommeil à satiété, selon l'antique usage qui permet de dormir une heure de plus. De sept heures jusqu'à midi et de deux à cinq, on a répétition, de cinq à sept récréation. De telles journées sont réservées à un travail personnel de plus longue haleine. Les heures de lecture sont supprimées.

[47] — C'est une chose remarquable que la vivacité de l'imagination dans les rêves. Moi qui porte toujours la nuit des rubans de caoutchouc autour des pieds, j'ai rêvé que deux serpents s'enroulaient autour de mes jambes et que je prenais l'un d'eux par la tête. Quand je me réveillai, je vis que j'avais une jarretière à la main.

— J'ai écrit hier un petit poème, où j'exprimais quelques pensées sur la patrie, comme peut en avoir celui qui en est privé. Le voici :

Sans patrie

De libres chevaux m'emportent
Sans crainte et sans recul
Au loin, au loin.
Et qui me voit, me connaît,
Qui me connaît, m'appelle :
L'apatride.
Heidideldi.
Ne m'oublie jamais !
O mon bonheur, ma claire étoile !

Et personne n'oserait
Me demander à moi
Où se trouve ma patrie.
En rien je ne suis lié
A l'espace, au temps fugitif.
Je suis libre comme l'aigle !
Heidideldi !
Ne m'oublie jamais !
O mon bonheur, ô mai propice !

Qu'un jour je doive mourir,
Qu'il me faille embrasser l'âpre
Mort, j'ai du mal à le croire.
Je connaîtrais le tombeau,
Et plus jamais ne boirais [48]
L'écume douce de la vie ?
Heidideldi !
Ne m'oublie jamais !
O mon bonheur, ô rêve coloré !

Le 12 août.

— J'ai enfin passé mon examen de natation. Comme on a prévu dimanche une excursion à la nage, je souhaitais beaucoup essayer. Au retour j'ai dû me battre pour réussir, mais finalement tout s'est bien passé.

— A présent je veux poursuivre ma description de la vie à Pforta. Pour le déjeuner, on se met en rang deux à deux dans le cloître, par table de douze. Les surveillants ordonnent le silence. Une fois le professeur entré dans le réfectoire, les quinze premières tables s'avancent, puis les suivantes. On note les absents, et un surveillant récite la prière suivante :

Dieu, notre Père céleste, accorde-nous ta bénédiction, à nous et à ces présents, que nous devons à ta bonté secourable ! Par Jésus, notre Seigneur. Amen.

La promotion répond en latin, en entonnant le chant suivant :

Gloria tibi trinitas,
Aequalis una deitas
Et ante omne saeculum
Et nunc et in perpetuum[19] !

On peut alors s'asseoir et commencer le repas. Le menu de la semaine se compose de la façon suivante :

Lundi : soupe, viande de bœuf et légumes, fruits.

Mardi : soupe, viande de bœuf et légumes, beurre.

Mercredi : soupe, viande de bœuf et légumes, fruits.

Jeudi : soupe, viande de bœuf et légumes, longe de veau et salade.

Vendredi : soupe, rôti de porc, légumes et beurre ou quenelles, rôti de porc et fruits ou lentilles et saucisses grillées et beurre.

Samedi : soupe, viande de bœuf et légumes, fruits.

[49] Chacun reçoit, pour chaque repas, un douzième de pain. Le repas s'achève par une prière :

Remerciez le Seigneur pour ses bienfaits et les bontés qu'il nous accorde éternellement. A tous, il procure nourriture, au bétail son fourrage, et même aux corbeaux, qui l'en prient. Il ne se satisfait pas de la force des chevaux et ne prend pas plaisir à leur course. Il est heureux de ceux qui le craignent et attendent ses bontés. Nous te louons Dieu notre Père céleste, par Jésus-Christ notre Seigneur, pour tes bienfaits, toi qui vis et règnes pour l'éternité. Amen. — Suit un chant versifié.

Le 13 août.

Voici venu le deuxième samedi que je passerai à Pforta. Encore une semaine écoulée. Le temps me semble si long. La semaine du P^r^ Steinhardt est derrière nous. Pour les élèves de première notamment, c'est un des moments les plus agréables de l'année.

— Nos futurs bacheliers travaillent beaucoup, car ils commencent à écrire la semaine prochaine. Je leur souhaite beaucoup de chance pour cette importante entreprise.

— Cette semaine, j'ai donc passé mon examen de natation et suis devenu un nageur débutant. Mon Dieu, faites que rien ne m'arrive aujourd'hui pendant l'excursion nautique.

— Un violent orage a éclaté cette après-midi, avec de fortes averses. L'excursion a été reportée.

— A la fin de l'avant-dernière semaine de cours que nous avions avec le Dr Becker, des élèves ont chahuté et trépigné des pieds. Le docteur s'est mis en colère et a exigé que les coupables se dénoncent avant dix heures. Comme personne n'a obtempéré, il a lui-même convoqué chaque élève de sa classe et l'a interrogé, sans rien découvrir. Nous avons fixé à six heures de l'après-midi une réunion des élèves les plus âgés. Selon moi, trois cas de figure se présentent. Le premier est que tous les élèves prennent sur eux la punition. La condition est que rien ne transparaisse, concernant les auteurs du désordre. D'une part, ce n'est pas le cas, d'autre part c'est alors toute la classe qui aura mauvaise réputation. [50] La deuxième est que les coupables soient dénoncés par les autres. Ce serait alors désagréable et déshonorant pour tous les élèves. Ensuite ce serait l'occasion d'erreurs et de disputes. Reste donc la troisième solution : que les fauteurs de désordre se dénoncent eux-mêmes. Ainsi l'honneur de la classe serait sauf, la punition du professeur moindre et le pardon plus facile. L'affaire serait tenue pour un enfantillage sans conséquence, et la faute imputée à quelques-uns seulement, tandis que si toute la classe prend sur elle la punition; on y verra le signe d'un esprit d'opposition violent et généralisé.

Le 14 août.

La discussion a eu lieu dans la salle où se trouve la piste réservée au jeu de quilles. Beaucoup d'élèves s'étaient rassemblés. Neuf d'entre eux se dénoncèrent ou furent désignés par des témoins. Le synode se poursuivit après le repas du soir. A la fin, quinze élèves se firent connaître au Dr Becker. Je craignais que tout cela n'arrivât trop tard, car le recteur et le Pr Buchbinder avaient déjà été informés et consultés à ce sujet. Il est normal que tous les participants comparaissent devant le synode.

— C'est aujourd'hui le deuxième dimanche que je passe à Pforta. Cet après-midi, je me rendrai à Almrich avec Braunens.

— Les dimanches d'été se déroulent de la façon suivante : lever à six heures, prière à sept heures moins le quart, récréation jusqu'à huit

heures. Viennent les heures de répétitions, auxquelles met fin la cloche. On se met alors en rang dans le cloître, et on entre dans l'église, où le surveillant de la semaine passe l'inspection. Temps libre jusqu'à midi, et encore entre le repas dominical, composé de soupe, de fricassée, de rôti et de salade, et l'heure de prière qui commence à une heure et demie. Jusqu'à trois heures, travail obligatoire. De trois heures à quatre heures, récréation. Dès que les vêpres sont finies, arrive enfin le moment attendu toute la semaine : la promenade. Elle se prolonge jusqu'à six heures. De six à sept, travail. La journée s'achève avec le repas du soir, une récréation et la prière.

— J'ai beaucoup lu ces derniers temps. Ainsi ai-je été enthousiasmé par Ludwig Rellstab[20], à double titre : par la tension [51] dramatique et par l'exposition brillante de ses poèmes. Le dernier « A Oronico », qui décrit les dangers des forêts d'Amérique, est tout simplement bouleversant. Par ailleurs, les œuvres de Gaudy[21] m'ont aussi captivé, en particulier l'ardeur vraiment méridionale du caractère romain. Ces peintures colorées, ces remarques pleines d'esprit s'enlacent comme le lierre autour des colonnes et des halles vermoulues de la mélancolie. De tous ses poèmes, ce sont surtout les chants de l'empereur qui me ravissent. Quoiqu'ils éternisent et élèvent au rang d'étoile un objet de haine, je les compte parmi les meilleures choses écrites à la gloire des héros tombés. On ne peut qu'être rempli d'admiration pour l'élan et la ferveur du chant des saules pleureurs.

Le 15 août.

— J'ai rencontré maman, mon oncle et Lisbeth à Almrich. Nous passâmes un moment merveilleux. Malheureusement, maman sera encore obligée de partir d'ici quatre semaines. J'ai fait parvenir à Naumburg la liste de ce qui me ferait plaisir pour mon anniversaire : dans l'ordre suivant, *Don Quichotte,* un livre de poésie, la biographie de Platon, des gâteaux, des noix, du raisin. Il n'y a bien sûr pas de limites à la douceur et à la bienfaisance.

— Quant à l'affaire qui touche notre classe, le D[r] Becker a pro-

noncé ce matin un petit discours et exhorté les élèves à se dénoncer. Il semblait très affligé. Celui qui a entraîné les autres s'est fait connaître. Il s'est désigné de lui-même. Toute l'affaire passera devant le synode samedi soir, et pourrait avoir de sérieuses conséquences.

Si on regarde de près la vie d'écolier, on découvre en elle une activité constante et suivie qui, bien que tous les événements s'y répètent incessamment, présente beaucoup d'intérêt. Ses multiples épisodes ont tous leur importance. On dit volontiers : les années d'école sont des années difficiles. Sans doute, mais ce sont aussi des années lourdes de conséquences pour toute la vie. Ce sont aussi des années dures à supporter, car elles contiennent l'esprit encore jeune dans des limites étroites, et pour celui qui les endure avec trop de peine, elles deviennent des années tout à fait vides. Il importe donc d'en faire un bon usage. La principale règle est de développer également ses connaissances, sa pratique des arts et ses capacités, en préservant l'équilibre du corps et de l'esprit. On doit se garder de donner aux études un caractère unilatéral. [52] On doit lire tous les écrivains pour diverses raisons : non seulement pour la grammaire, la syntaxe et le style, mais aussi pour leur contenu historique et leur vision spirituelle. On doit lire de concert les poètes grecs et latins et les classiques allemands, et comparer leurs façons de voir. On doit s'adonner à l'histoire conjointement à la géographie et aux mathématiques en liaison avec la physique et la musique. C'est alors que de nobles fruits jailliront de l'arbre de la vérité, habités par un esprit, éclairés par un soleil.

Le 16 août.

— Nos futurs bacheliers ont commencé d'écrire aujourd'hui : ils sont sous pression. Quand je pense à cette épreuve, c'est avec plaisir et déplaisir à la fois, car ce dernier effort, ce dernier danger marquent aussi la libération des lieux scolaires.

— Hier, nous avons pu aller nous baigner. Pour la première fois, je portais un bonnet de bain, signe distinctif des nageurs. J'ai peine à croire que je supporterai l'excursion à la nage. Nous verrons bien.

— Quand je suis entré ce soir dans le dortoir, la lune brillait au-dessus de mon lit de façon extraordinaire. J'ai éprouvé une sensation merveilleuse, je me suis senti vraiment bien. On convient que la lune s'accorde avec l'esprit de l'homme. Les nerfs sont davantage excités par un clair de lune que par les rayons brûlants du soleil. Qui ne connaît l'adorable poème de Heine : *La fleur de lotus.*

— Cela s'est passé ce matin, à cinq heures moins le quart, un peu avant que nous nous levions. L'aurore embrassait les montagnes lointaines et jouait avec les feuilles de chêne. J'éprouve toujours un immense bien-être quand je contemple l'éclat pourpre du soleil levant. Car le roi du jour, enflammé, transmet son pouvoir de domination au jour naissant. Quand vient le soir, par contre, mon âme s'attriste. Pour peu que je regarde les nuages roses et que je voie les roses remuer légèrement, que j'entende des rossignols les soupirs angoissés dans les guirlandes de gui, je ne puis que m'exclamer douloureusement : *sic transit gloria mundi.*

— Je garde toujours la pensée du Tout incommensurable.

Comme la terre est merveilleuse et sublime, et comme elle est grande, puisque aucun homme, jusqu'à ce jour, n'a pu la connaître dans toutes ses parties ! Et que dois-je dire [53] devant les étoiles innombrables, devant le soleil ? Qui me garantit que cette immense voûte céleste, avec toutes ces étoiles, n'est qu'une partie du grand Tout ? Où cela finit-il ? Et nous voudrions comprendre le Créateur, hommes pitoyables que nous sommes, quand nous pouvons à peine pressentir son œuvre !

— Sans doute recevrai-je mon *Tristram Shandy* la semaine prochaine. J'ai chargé Lisbeth de me le procurer le plus tôt possible. Je suis très désireux d'en prendre connaissance.

Le 17 août.

— C'est tout, c'est tout ! Faut-il, mon cœur, que tu voles en éclats ? O mon Dieu, pourquoi m'as-tu donné un cœur qui jubile et se réjouit au rythme de la nature ! Je ne puis le supporter : déjà le soleil ne darde

plus ses rayons de chaleur. Les champs sont déserts et vides, et les oiseaux affamés se rassemblent pour l'hiver. Pour l'hiver ! La joie est proche de la peine, et pourtant le passage de l'une à l'autre est foudroyant. C'est tout, c'est tout !

— Les oiseaux s'éloignent dans le ciel bleu vers une contrée lointaine, et je les suis plein de tristesse, le cœur saisi par la douleur. O monde, n'es-tu pas las à la fin de ne jamais trouver le repos ? Tout ce qui germe, fleurit et resplendit, doit passer. De la vie printanière, pleine de grâce, tu brises le flot rouge de roses. Prends aussi ma jeune vie qui s'était d'abord ouverte ! Ah, par quels liens solides tu me rattaches à toi ! O nature tu as plongé mon cœur dans d'amères souffrances. Dernière rose ! Je te regarde en pleurant t'ouvrir et te faner. Je vis et disparais avec toi. Un jour je te posséderai. Il n'est pas vrai qu'en cette vie ce rêve heureux est voué à être englouti. Je boirai encore une fois le souffle du printemps, l'écume du printemps.

— C'est aujourd'hui enfin qu'a lieu l'excursion à la nage, prévue depuis longtemps. Je suis curieux d'en connaître l'issue.

— En histoire, nous avons étudié les conquêtes d'Alexandre le Grand. Ce héros exerce sur moi un attrait considérable. Certaines parties de sa vie fourniraient la matière d'excellentes tragédies. Il me suffit de mentionner la conjuration de Philotas. Ce jeune homme est un des rares qui parle à Alexandre selon son cœur, ouvertement, et [54] avec une grande fermeté de caractère. Les soldats le craignaient car il était sévère et ne supportait pas que le luxe, que le roi avait lui-même encouragé, prenne des proportions trop considérables. Sa fierté ne supportait pas que des Perses aient le même rang que des Macédoniens. Il osait échanger des mots avec Alexandre, le fils de Jupiter, le maître de l'Asie, l'homme auquel on élevait chaque jour des autels, et que de vils flatteurs couvraient de louanges imméritées. Alexandre le prit en grippe. Celui-ci pourtant, stimulé par le meurtre de Klitus, entra dans une violente colère, laissa échapper des paroles imprudentes et encourut la peine de mort. Pour échapper à des pensées troublantes, il dépêcha un assassin à Ekbatana, pour qu'il tue Parménius. Babylone, Babylone, tu demandes vengeance ! Il doit aussi mourir.

Le 18 août.

L'excursion nautique a eu lieu hier. C'était vraiment épatant. Nous avons franchi la porte tous en rang, au son d'une musique joyeuse. Nous portions tous des bonnets de bain rouges qui donnaient à notre troupe un aspect charmant. Nous les petits nageurs nous fûmes un peu surpris de voir qu'il fallait descendre la Saale sur un si long parcours, ce pourquoi nous manquions un peu de courage ! Mais quand nous vîmes de loin arriver les nageurs expérimentés et entendîmes la musique, notre crainte disparut et nous sautâmes dans le fleuve. Nous nagions suivant le même ordre que nous avions adopté pour marcher. D'une façon générale, tout se passa pour le mieux. Je m'en sortis aussi bien que possible, sans avoir eu pied nulle part. Je me servis beaucoup de la nage sur le dos. Lorsque nous parvînmes enfin à notre but, nous reçûmes nos vêtements qui nous avaient suivis dans une barque, on s'habilla en vitesse et on prit dans le même ordre le chemin du retour. Ce fut vraiment merveilleux.

Il fait aujourd'hui extrêmement sombre, et il a beaucoup plu. Quand nous nous sommes levés à six heures moins le quart, on n'y voyait goutte. Nos candidats écrivent aujourd'hui l'épreuve d'allemand, je leur souhaite beaucoup de chance.

Continuons la description de la vie quotidienne à Pforta. Après le repas, on porte le pain et la serviette du chef de table dans sa chambre, puis on se précipite dans le jardin. Il est interdit de monter dans sa chambre avant huit heures et demie, [55] et les surveillants punissent ceux qui désobéissent. D'abord on va voir s'il n'est pas arrivé une lettre ou un paquet par la poste, qu'apporte tous les jours le commis de Pforta. On achète avec son argent de poche des fruits chez la marchande. Puis on joue aux quilles, ou on se promène. En été, les élèves jouent souvent à la balle. A deux heures moins le quart, la cloche sonne, et on doit être en classe cinq minutes plus tard. Les leçons durent jusqu'à quatre heures moins dix ; elles sont suivies d'un goûter qui se compose de petits pains beurrés ou de compote de prunes, de saindoux, de fruits, etc. Puis un élève de la classe supérieure donne

une heure de répétition pendant laquelle on écrit des devoirs de grec, de latin ou de mathématiques. A cinq heures, il y a une petite pause, suivie de répétitions jusqu'à sept heures. Puis vient le dîner qui ressemble en tous points au déjeuner.

Lundi, vendredi : soupe, tartines beurrées, fromages.

Mardi, samedi : soupe, pommes de terre, beurre.

Mercredi : soupe, saucisse, purée de pommes de terre ou concombres aigres.

Jeudi : soupe, crêpes, compote de prunes, tartines beurrées.

Dimanche : soupe, riz, tartines beurrées — harengs, salade, tartines beurrées — œufs, salade, tartines beurrées ou autre chose.

Le 19 août.

Puis on peut retourner au jardin jusqu'à huit heures et demie. Ensuite, c'est la prière du soir et le coucher qui a lieu à neuf heures. Les élèves de la dernière classe, qui perdent une heure l'après-midi à nous surveiller, ne se couchent qu'à dix heures. Ainsi passe une journée ordinaire à Pforta. Hier le recteur Peter est venu dans notre classe et nous a passé un savon à cause du chahut de l'autre jour. Il a dit entre autres : « Avez-vous oublié qui vous êtes, et combien vous devez avoir de reconnaissance pour l'établissement et pour vos maîtres ? Au lieu de nous donner satisfaction par votre obéissance et votre docilité, vous nous rendez malades par votre comportement. C'est un très mauvais point pour la classe. La faute n'est pas seulement imputable aux responsables immédiats, mais aussi en général au mauvais esprit de toute la classe. » Il laissa tomber encore quelques paroles inquiétantes à propos de punitions sévères et autres choses de ce genre.

Je me suis rendu hier soir, avec six autres élèves, chez le P^r^ Corssen. [56] Comme d'habitude, c'était très intéressant. J'ai toujours beaucoup de plaisir à aller chez lui.

— Depuis jeudi, j'attends en vain une nouvelle lettre dans mon casier. Je me demande ce qui empêche maman de m'écrire.

— Nous avons eu aujourd'hui la possibilité de dormir plus longtemps, ou de nous consacrer à des études personnelles. Il m'est toujours agréable de devoir mener à bien quelque chose. Il s'agit à présent d'un travail en allemand que nous devons rendre ce soir A Pforta, je suis revenu à l'allemand[22]. A Naumburg, nous nous contentions d'écrire des dissertations et des descriptions de caractère. Ici, nous devons imaginer des histoires et des dialogues.

— Demain nos candidats au baccalauréat devront passer leur épreuve de mathématiques. Ils seront ensuite tout à fait prêts et n'auront plus qu'à attendre l'examen oral. J'espère que tous seront reçus.

— Même si l'image précieuse des vacances s'est presque évanouie, cette semaine a néanmoins passé très vite. Lundi prochain sera vraisemblablement une journée consacrée à la montagne. A cette occasion j'ai invité maman.

Ce qui vit doit s'effacer,
La rose être emportée.
Puisses-tu la voir encore
Me mettre dans la joie !

Le 20 août.

— Voici venu pour notre classe le samedi qu'elle appréhende tant. Je suis anxieux du résultat.

— J'ai été pris hier d'une singulière envie de voyager, d'une façon peu banale : sans argent. Il me semble qu'il est beaucoup moins intéressant de vivre en se contentant de satisfaire ses besoins, qu'en se fiant seulement à sa chance, sans se soucier du lendemain. Qu'on ait gardé quelque ressource pour les cas imprévus est chose normale. J'aimerais utiliser les jours de la Saint-Michel pour une telle excursion. Je pense que ce serait une bonne occasion de s'amuser. Se promener pendant le jour, chercher un refuge pour la nuit, vivre quelques aventures, voilà qui serait fameux.

[57] — Ce matin, j'ai encore écrit une lettre à maman, pour l'inviter à la promenade en montagne. Mme Laubscher et ses pensionnaires

se joindront à elle. Je n'ai pas encore eu le temps d'écrire à Wilhelm, ni lui à moi. Il ne devrait pourtant pas m'en tenir rigueur.

— Hier, nous avons pu nous baigner. L'eau de la Saale était froide et avait un peu monté. J'ai essayé plusieurs fois de plonger. Je commence à y arriver.

— Dans *Le voyage des apprentis tailleurs* de Gaudy, l'humour est remarquable. Il a peint avec une grande finesse toutes les faiblesses de l'italien et merveilleusement le prosaïsme de l'enfant de Berlin.

— Le Pr Buddensieg nous a parlé aujourd'hui de la poésie hébraïque.

— Elle épouse les mouvements de la pensée et a recours au vers, de temps à autre. Il nous a cité en exemple le huitième psaume.

— Je n'écris presque plus de poèmes, et le peu que je compose est très ordinaire. J'ai rédigé à Pforta *Le chant de mai* puis *Soleil de mai, Dans la forêt, Le cygne, Retour I* et *II, Dans le lointain,* et enfin *Sans patrie.* C'est peu de choses pour une si longue période. J'aimerais parvenir à en écrire un chaque jour, que j'insérerais dans ce livre. Je ne sais quand la veine poétique sera féconde à nouveau. C'est une pensée désagréable.

Le 21 août.

— J'ai reçu hier une lettre m'annonçant que dimanche, je ne pourrais aller à Almrich. A la place, je rendrai visite au conseiller Teichmann et à sa femme, deux personnes charmantes que je connaissais déjà à Naumburg.

— Nos camarades qui ont perturbé la classe ont été punis très légèrement. Le meneur a été dégradé et puni d'une amende. Quant à sa troisième peine, il la partagea avec tous les autres qui perdent une heure de promenade.

— Hier soir, deux élèves de troisième année ont été surpris par un surveillant en train de fumer sur leur banc et dénoncés à l'administration. L'un d'entre eux n'en était pas à son premier coup. L'autre s'est trahi. [58] Il est à l'origine des trépignements de pieds.

— Depuis hier, je fais vraiment partie de la chorale et m'en réjouis

pleinement. Je chante dans l'église, prends part aux concerts et profite de tous les avantages et désavantages dont bénéficient les choristes.

— Nos candidats au baccalauréat en ont fini avec les épreuves écrites, je leur souhaite d'être tous reçus.

— J'ai lu aujourd'hui *Don Quichotte*. C'est une œuvre qui m'attire beaucoup, mais j'ai presque des scrupules de l'avoir autant désiré.

— Le temps est très incertain. En raison de la promenade prévue en montagne, cette incertitude est assez désagréable. Tout espoir n'est pourtant pas perdu.

— Je ne suis pas allé à Kösen, mais quelque part en forêt. Nous avons ramassé des fruits et nous nous sommes racontés des histoires les uns aux autres avec beaucoup de plaisir. Pour le reste, l'idée m'est venu d'utiliser les jours de la Saint-Michel pour faire une excursion. J'ai envie d'inviter Wilhelm à me rejoindre à Pforta, le premier jour, tôt le matin. Nous nous rendrons à l'auberge du chat, où nous dégusterons une crêpe de Kunitzburg. Puis nous prendrons la route de la Rudelsburg et de Saaleck, et reviendrons l'après-midi. Je m'en réjouis à l'avance. Je dois maintenant en parler à Wilhelm à qui je n'ai pas écrit depuis les vacances.

Le 22 août.

Il ne faut jamais perdre espoir. La journée en montagne s'est très bien passée. J'en ferai maintenant le récit. Dès mon réveil, j'ai regardé le ciel qui semblait alors plutôt menaçant. De nombreux et épais nuages recouvraient l'horizon. Jusqu'à midi nous eûmes une journée de travail ordinaire. Mais à deux heures, comme le temps s'était éclairci, chacun s'habilla et on se rassembla, chambrée par chambrée, sur la Furstenplatz. Après inspection, le cortège se mit en route, musiciens et chanteurs en tête, et longea la façade droite de l'école. Tous en chœur, accompagnés des instruments, on entonna le lied de la montagne et, groupés derrière la bannière de l'école, on commença l'ascension. Arrivés sur un large plateau, [59] nous fîmes une halte. C'est là que Furcht, le pâtissier, choisit de s'installer pour écouler sa marchandise le plus vite possible. Les meringues disparurent en un tourne-

main. On s'étendit un peu partout dans la forêt et on se raconta des histoires. Au bout d'un moment, on vint m'avertir que maman et Lisbeth étaient arrivées. Quel moment merveilleux! Pour commencer, nous allâmes tous ensemble boire du café, manger des gâteaux et nous raconter tout ce que nous avions fait. Mme Laubscher et ses pensionnaires se joignirent à nous un peu plus tard. Comme entre-temps on avait commencé de danser, ces derniers entrèrent à leur tour dans la danse. Il y avait là beaucoup de dames qu'une pluie persistante avait jusque-là presque toujours empêchées de participer à de telles fêtes. Le chœur les rejoignit et chanta de très jolies mélodies, comme *Le chant du soir, Debout Allemagne debout* et *Adieu forêt verdoyante.* Les réjouissances se prolongèrent jusqu'à six heures et demie. Puis il fallut se séparer. Après que j'ai embrassé et remercié les miens, nous prîmes, classe par classe, le chemin du retour. On marcha en chantant jusqu'au jardin des élèves de première, puis tout le monde se dispersa. Les élèves des classes moyennes eurent encore droit à un bal le soir dans la salle de danse. Ainsi prit fin la plus jolie fête de la montagne qui ait eu lieu depuis des années.

Le 23 août.

— Nous ressentons aujourd'hui la fatigue de la journée d'hier, car une telle joie et un tel plaisir ont quelque chose d'éreintant. On en garde en tout cas un souvenir merveilleux.

— Concernant la fête d'hier, il y a un épisode que j'ai oublié de mentionner. Sur le chemin du retour, alors que Pforta s'étendait à nos pieds, les classes rangées les unes derrière les autres, le préfet des études lança un vivat en l'honneur du roi, puis du prince de Prusse, des candidats au baccalauréat, de la mère patrie avec tous les professeurs et enfin de toute la promotion. Quatre, cinq, six vivats retentirent à la suite. Le P^r^ Buchbinder se moqua gentiment, en disant qu'avec tout cela nous risquions de vivre longtemps.

— Mme Laubscher a eu la gentillesse de m'inviter à venir à Almrich en l'absence de maman, aussi souvent que je voudrais. Je crois que je ne me priverai pas de répondre à cette invitation.

— Je me trouve maintenant dans un grand embarras. J'ai pour compagnons à Pforta deux parents assez éloignés. [60] Le plus âgé est peu estimé par le reste du collège. Tous le taquinent et se moquent de lui. Il me pousse à aller avec lui, car je n'ai pas encore choisi de mentor pour le semestre prochain. L'autre au contraire, son frère, est un garçon très agréable, gai et bon vivant. Quand je lui ai parlé de mon problème avec son frère, il a déclaré que je pouvais aller avec qui je voulais et que j'étais libre de décider qui serait mon mentor. Cela ne m'arrange pas plus, car, dans tous les cas, je blesse l'un des deux. Le plus simple est encore de n'en prendre aucun.

— L'automne m'évoque toujours ma position future dans le monde, car la jeunesse doit encore porter des fruits. Il est pourtant terrible de penser qu'à l'avenir je jouirai seulement de ce qui a exigé des efforts auparavant. Il faut à mon âme un printemps éternel car, une fois révolu le temps de la floraison, la vie aussi a passé. Comment pourrais-je supporter d'être privé de ce printemps ? Le temps présent n'en est que plus amer.

Le 24 août.

— J'ai relu hier *Les brigands*. J'en retire chaque fois une étrange impression. Les caractères sont presque surhumains. On croirait un combat de titans entre la religion et la vertu, dans lequel à la fin la toute-puissance du ciel remporte une victoire infiniment tragique. Le désespoir d'une culpabilité éternelle, en conclusion, a quelque chose de terrifiant, que renforcent encore les paroles du père frémissant de colère. J'ai aussi noté une fois de plus, qu'à un moment Schiller renvoie à un poème de sa jeunesse.

Troisième acte, deuxième scène

SCHWARTZ. — Vois avec quelle splendeur le soleil se couche, là-bas !

MOOR. — C'est ainsi que meurt un héros digne d'adoration.

[...]

Lorsque j'étais enfant, mon rêve favori était de vivre avec lui, de mourir comme lui.

Qu'on compare avec le poème :

> Le soleil a accompli sa course, semblable au héros.

On voit par là que dans le personnage de Karl Moor, Schiller a mêlé beaucoup de ses idées et de ses projets.

[61] — Nous avons pu sortir plus tôt après le repas et nous nous sommes rassemblés à la saunerie, dans le Davisonshalle. C'est un endroit charmant dans la forêt, aménagé avec des bancs, comme un amphithéâtre. Le chœur et les musiciens se sont placés en haut. En bas une chaire et un autel étaient dressés, ornés de fleurs pour la cérémonie. On entonna d'abord : *Ah, reste avec ton serviteur !* Puis le P^r^ Buddensieg lut la liturgie, et nous chantâmes quelques motets. Là-dessus, le diacre Link de Ekartberga monta en chaire et prononça un prêche remarquable. La cérémonie s'acheva par de nombreux chants religieux.

— Quelle animation ! Presque tous les baigneurs invités étaient là. A quatre heures et demie, nous étions de retour à Pforta et nous allâmes aussitôt nous baigner. L'eau de la Saale était merveilleusement chaude, et nous prolongeâmes notre bain. J'ai encore essayé plusieurs fois de plonger. Quand recevrai-je une lettre de maman ? Je ne sais comment ils ont supporté la promenade de l'autre jour. Nous verrons demain jeudi.

Le 25 août.

— J'ai encore si peu vécu : le soleil brille sans être incendiaire, une fraîcheur d'automne s'étend sur tout le pays. Nous avons écrit en classe une composition dont je suis curieux de connaître le résultat.

— Maman m'a appris qu'au cas où elle ne serait pas de retour pour les vacances de Noël, j'irais la rejoindre à Korensen. Ce serait vraiment merveilleux. Je me réjouis surtout du voyage. S'il ne fait pas trop froid, je me rendrai jusqu'à Halle, où je trouverai le chemin de Deutschental. Là je rendrai visite au pasteur dont j'ai fait par ailleurs la connaissance. J'irai ensuite à Laungenbogen saluer ma vieille amie la mer de sel. Je me rendrai à Eisleben, qui a gardé la

mémoire de Luther. La dernière étape sera pour atteindre Mansfeld, où m'attendent maman et mon oncle. C'est une grande joie en perspective.

— Cet après-midi commencent avec l'Asie les répétitions du cours de géographie. Elles n'ont rien de très agréable, et je voudrais qu'elles soient [62] déjà passées. J'ai toujours un peu peur de la géographie.

— Tout s'est bien passé, je me suis tiré de l'épreuve sans trop de peine. Wilhelm m'a écrit qu'il est d'accord avec mon plan, et souhaiterait même que nous fassions cette excursion à pied.

— Avec le poème « Retour », j'ai obtenu la note Ila. En voici la deuxième partie :

II

I. Les douces cloches du soir
Résonnent dans les champs.
Un signe elles me sont,
Que même dans ce monde,
Le bonheur d'une patrie,
Personne ne le trouve.
A peine soustraits à la terre,
Nous retournons en terre.

II. Quand les cloches sonnent ainsi,
Une pensée me traverse :
Nous sommes tous en chemin
Vers l'éternelle patrie.
Heureux qui de tous temps
S'arrache à la terre
Et chante avec bonheur
Le chant de la patrie.

A mon épreuve de latin j'ai obtenu la note Ila. Nous avons rédigé aujourd'hui une composition de mathématiques dont j'ai hâte de connaître le résultat. J'ai tout fait, savoir si c'est juste est une autre question.

— La température est montée cet après-midi jusqu'à 24 degrés. Les leçons n'ont pas eu lieu et nous sommes tous allés nous baigner. L'eau était merveilleuse.

— Comme je n'ai plus rien à raconter, j'ajouterai aujourd'hui mon poème « Retour ». [63]

Retour

Ce fut jour de peine,
Quand je fis mes adieux :
D'angoisse encore plus vive
Le jour de mon retour.
Les espoirs du voyage
Disparurent d'un seul coup !
O temps de malheur !
O jour funeste !

J'ai beaucoup pleuré
Sur la tombe de mon père,
Et des larmes amères
Sont tombées sur la dalle ;
Tant de deuil attristait
La maison paternelle
Que j'ai dû la quitter
Pour la forêt obscure.

Dans l'espace ombragé
La douleur s'est perdue.
Un doux rêve a conduit
La paix dans mon cœur ;
Le jeune éclat des fleurs,
Les roses et les alouettes
Eclairèrent mon sommeil
A l'ombre d'un hêtre.

Le 27 août.

— Hier après-midi, nous sommes allés une fois de plus nous baigner tous ensemble. Les barques étaient pleines à craquer.

— Je lis maintenant l'histoire de la littérature de Kletke. C'est surtout la vie de Jean-Paul qui m'a impressionné. Les fragments de son œuvre que j'ai pu lire exercent sur moi un attrait profond par leur exposition florissante, débordante, la finesse de la pensée et [64] l'es-

prit satirique. Il se pourrait bien que Jean-Paul devienne, avec les années, mon écrivain préféré.

— Je voudrais maintenant broder avec fantaisie sur quelques épisodes de ma vie. Et d'abord :

RÉCITS DE VACANCES D'ÉTÉ

I

Canicule ! C'est une parole magique pour tous les pauvres internes qui languissent après la liberté, un Eldorado qui nous fait traverser avec confiance l'océan immense du trimestre scolaire. Quel bonheur quand retentit enfin l'appel : le pays, le pays. Poussant des cris de joie, tous couronnent le bateau de leur existence et parent de guirlandes leur chère vieille chambre, des guirlandes qui sur chaque feuille portent le nom espoir. Qui pourra seulement décrire le sentiment débordant, la conscience orgueilleuse qui nous portent au septième ciel. Ce n'est pas avec des soupirs ni des plaintes que nous nous arrachons aux bras de l'*alma mater*. Non, tout au contraire, c'est un sentiment de liberté et de joie, comme une alouette qui monte dans une mer de flammes et plonge ses ailes dans la braise pourpre qui la berce. Mais est-ce une liberté ? Nous n'avons que cinq semaines pour élever nos ailes au-dessus des montagnes et des vallées, dans l'espace éternel, avant qu'une parole autoritaire nous rappelle entre les vieux murs lugubres.

Quand le printemps souriant déverse sur la campagne sa corne d'abondance débordante de richesses, quand le soleil embrase la terre de tous ses feux, les enfants du printemps germent et bourgeonnent, secouent leur tête d'or, parsemée de diamants, dans l'éclat du matin et s'ouvrent, frémissants de plaisir, rayonnants de joie. Mais vois ! La nuit noire se lève et enveloppe la terre de sombres nuages. De terribles tempêtes, le tonnerre fracassant, passent le long des murs obscurs et menacent d'enfoncer la porte. Des éclairs de feu s'enroulent autour des colonnes de nuages et montent en flammes. C'est alors que Hélios monte sur son trône pourpre et, tandis que les puissances des ténèbres

reculent, la déesse de la lumière s'avance, éclatante de couleurs, sur le pont couvert des diamants de la rosée et la porte triomphale parée d'éclairs se ferme sur elle. Les gracieux enfants du printemps, pourtant, à ce spectacle se sont évanouis, et sur ces fleurs éparpillées passe le dieu triomphant.

[65] Aussi, jeune homme, il ne faut pas utiliser le temps des vacances à travailler mais à se reposer. De cette façon, quand l'orage approche et la voix menaçante du tonnerre annonce la fin du temps des roses, tu l'abandonnes de bonne grâce. Et pourtant c'est assez ! Je ne suis pas de ceux qui voient disparaître le printemps sans se plaindre, et je ne puis imaginer qu'on se laisse renchaîner de bon cœur. Mais je suis arrivé à la conclusion suivante : profite de la vie comme elle s'offre à toi et ne pense pas aux peines à venir ! C'est en tout cas un principe d'existence essentiel, que Pforta m'a appris : quand je me torturais avec des pensées amères et que mon âme était toute retournée d'une douloureuse nostalgie, quand je voyais avec tristesse s'en aller le printemps et que mon cœur languissait d'une peine profonde, chaque pensée serpentait comme une guirlande de roses à travers les débris du passé, et — moi — je jouais aux quilles. Ainsi il ne faut pas penser à la fin des vacances. Rempli de la joie et du bonheur de vivre, jette-toi sur la vie languissante et gagne de haute lutte la couronne des vacances les plus réussies ![23]

II

Le soleil était couché quand nous sortîmes des rues obscures de Halle. Bientôt nous laissâmes derrière nous la ville qui, en dépit de son animation, ne m'avait pas laissé une impression très agréable. Au-dessus de nous, dans les coulées d'or du ciel, flamboyait encore un brasier d'éclairs roses. Autour de nous s'étendaient les champs de blé où venait reposer la brise paisible du soir. O Wilhelm, dis-je, peut-on imaginer un plus grand plaisir que de parcourir ensemble le monde ? L'amour d'un ami, la confiance d'un ami ! Le souffle d'une splendide nuit d'été, le parfum des fleurs et le crépuscule ! N'est-il pas vrai que

tes pensées s'envolent, comme l'alouette poussant ses cris d'allégresse, et qu'elles trônent sur les nuages couronnés d'or. Comme un merveilleux paysage, ma vie s'étendait devant moi. Il est vrai que les jours se ressemblent, tantôt sous un éclairage sombre, tantôt dans une dissipation joyeuse.

— C'est alors qu'un cri strident parvint à nos oreilles : il venait de l'asile voisin. Nos mains se joignirent fraternellement. C'était comme si un mauvais esprit nous avait effleuré de ses ailes inquiétantes. Non, [66] rien ne devait nous séparer l'un de l'autre, rien d'autre que la mort. Reculez, puissances du mal ! Même dans ce monde de beauté, le malheur existe, mais qu'est-ce que le malheur ?

Le ciel s'était obscurci, les nuages s'étaient rassemblés et formaient une masse grise et nocturne. Nous pressâmes le pas, gardant mutuellement le silence. La campagne était de plus en plus sombre et lorsque enfin nous parvînmes à une forêt, la peur nous gagna. Aussi fût-ce avec un certain soulagement et tout de même quelque inquiétude que nous vîmes au loin une lumière s'approcher de nous. Nous rassemblâmes notre courage et marchâmes droit sur elle. Bientôt nous aperçûmes une forme noire. Il s'agissait visiblement d'un chasseur, car il portait un fusil sur le dos et un chien le suivait en aboyant. Quand nous nous approchâmes et vîmes de plus près les traits de son visage, étranges et sauvages, nous perdîmes de nouveau courage et nous nous adressâmes à lui d'une voix faible : « Bonsoir ». Il nous répondit la même chose, d'une voix de basse profonde. L'étranger nous éclaira le visage et, tout en retenant son chien qui se précipitait vers nous, il nous demanda : « Eh bien les garçons, que faites-vous si tard dans la forêt ? » Nous ne savions pas trop ce que nous devions répondre. « Nous allons à Eisleben, où nous espérions arriver avant la nuit. » « La nuit n'est pas l'amie de l'homme, nous dit-il, et pour de jeunes garçons comme vous aller seuls ainsi... » Il s'arrêta, et nous le regardâmes avec anxiété, interrogeant son visage.

Il nous apostropha en riant : « Cessez d'avoir peur ! Je vais vous conduire. » Bien qu'au début, nous eussions accepté son invitation avec crainte, bientôt son visage se fit plus amical, et nous commençâmes à lui faire confiance. Il faisait maintenant nuit noire. La lune

était cachée par d'immenses masses nuageuses et la lanterne projetait sur les arbres gigantesques sa lumière tremblante. La pensée me vint d'aller jusqu'à Deutschental, et d'y faire halte chez un de mes oncles. Pourtant je connaissais assez ce dernier pour savoir qu'il ne me laisserait pas partir de si tôt. Finalement je demandai de ses nouvelles comme par hasard à l'homme qui nous accompagnait. Il me regarda fixement et me dit : « Ainsi, vous vous connaissez ! » « Oui, un peu », répondis-je. Il me demanda alors pourquoi je ne lui rendais pas visite. Je lui dis qu'il y aurait encore du temps au retour. Il répliqua : « C'est étrange, vous avez des connaissances [67] dans le coin, et vous préférez aller la nuit par ces chemins dangereux ! » « Dangereux ? », demandais-je, jetant de nouveau des regards anxieux autour de moi. « Eh bien quoi ? Vous n'avez pas entendu l'histoire des spectres qui hantent cette forêt ? C'est ici que s'arrêtent le plus souvent les bandes de bohémiens. » Je le priai de ne rien dire à ce sujet, et nous poursuivîmes notre route en silence. Nous arrivâmes dans une vallée entourée de fourrés sauvages. Soudain l'homme mit un sifflet dans sa bouche et fit entendre un son strident. Nous nous regardions stupéfaits quand tout à coup la forêt s'anima. Ici et là nous vîmes des torches brûler, des hommes sauvages et masqués nous entourèrent... Je perdis connaissance et je ne sais pas ce qui m'arriva par la suite.

III

Quand je me réveillai, des images effrayantes planaient encore autour de moi. Mais bientôt un sentiment vivifiant et réjouissant prit le dessus. J'étais encore à Pforta. C'était le dernier matin : en deux heures je serai à Naumburg. Le soleil dardait ses rayons matinaux à travers la fenêtre. Je saluai avec joie la lumière du ciel qui chassa les images troubles de la nuit. Je sortis par la petite porte et jetai un dernier regard d'adieu aux hautes murailles grises. Puis je pénétrai dans la vaste forêt. Quand j'entre dans le sanctuaire de la nature, je suis toujours enclin à un sentiment d'admiration : c'est pour nous qu'a été créée cette merveille, pour nous que s'élève cette splendide voûte

d'ombres, pour nous que brille le soleil, que scintille la lune et, par ce lien, le monde tout entier m'apparaît comme un compagnon bien aimé qui peut partager mes pensées, et que je pleure amèrement quand il me quitte. Mais sans séparation il n'y a pas de revoir, le soleil doit plonger dans la mer pour pouvoir plus tard déverser sur la Terre une nouvelle vie. Notre vie doit se faner pour qu'une résurrection plus haute et spirituelle nous la redonne.

Mon arrivée à Naumburg fut pleine de gaieté. Une fois passée l'ivresse des retrouvailles, nous nous racontâmes mille et une choses. [68] Je leur dis surtout où je souhaitais me rendre en voyage pendant les vacances. Un éclair me traversa l'esprit : je me dis que je devais rendre visite à un oncle que je ne connaissais pas encore, comme me le suggérait mon rêve. A Iéna, par exemple, où un de mes parents est premier bourgmestre de la ville. En quelques jours ma décision fut prise. Je reçus une invitation amicale de mon oncle, et partis comme un éclair prendre le chemin de fer. Le monstre crachant sa vapeur était déjà là, et j'eus tout juste le temps de sauter dans un wagon.

IV

On partit en flèche, et le voyage se déroula sous nos yeux, comme une image magique. J'aime assez voyager en train. Quoiqu'on ne prenne connaissance des images qui défilent qu'un court instant, on doit dire qu'il en est ainsi de toute notre vie : une éphémère traversée sans halte ni repos, dont nous sommes heureux quand elle s'offre à nous dans sa plus belle floraison. Voyager en voiture manque à mon goût de poésie : alors qu'on se trouve plongé dans de profondes pensées, un cahot, une secousse se produisent qui nous embrouillent la tête. Pour peu qu'on aille à pied, bien souvent une impression sublime est troublée par des objets inopportuns qu'on trouve sur son chemin. Sur la route, je vis mon vieux Pforta, sans le moindre désir d'y retourner. Qu'il prenne patience encore quatre semaines ! Bientôt la Rudelsburg s'offrit à nos regards, et le vieux Samiel nous fit signe avec un

drap, exigeant de nous une visite. La région est merveilleuse, la vallée s'étend comme un tapis de fleurs, où serpente un serpent d'argent. Les gardiens gris du passé jettent un regard solitaire sur la vie nouvelle qui s'étale devant eux. A Apolda, je dus abandonner la voiture et monter dans l'omnibus. Comme, par malheur, toutes les places étaient prises, je m'installai sur le siège du cocher. L'inconvénient est qu'on y cuisait par intermittences (car le soleil, ordinairement caché par les nuages, les traversaient de temps à autre), mais on cuisait alors si fort qu'on se serait cru sur un grill. Il en est de même d'un cœur qu'on empêche par tous les moyens de s'épancher, et qui déborde par endroit et inonde la rive. Après la grand-route brûlante de chaleur, le chemin tourne entre deux flancs de montagne dont le contraste est remarquable. [69] L'un est entièrement couvert de forêts et de champs, tandis que l'autre s'étend froid et désert. Le sommet s'élève à quelque mille pieds, tandis que derrière Iéna, celui du Fuchsturm est à deux mille pieds. Bientôt, nous aperçûmes Iéna devant nous, avec ses tours et ses montagnes. Je me sentirai toujours à l'aise dans cette petite ville si joliment située. A l'arrivée, on me fit quelques remontrances, puis je trouvai la maison de mon oncle. Ma chère tante m'accueillit avec beaucoup de chaleur, et je me sentis tout de suite comme chez moi. Mon oncle, que je ne connaissais pas encore, a un caractère très facile et m'a tout de suite appris tout ce que je voulais savoir. En général, tout s'est passé si bien et a été si intéressant que je ne vois pas très bien où j'aurais pu passer de meilleures vacances. Le premier jour nous sommes montés, mon oncle et moi, jusqu'au Hausberg, où se dressent le Fuchsturm et le Ziegenhain. J'ai bénéficié ainsi d'un très joli point de vue pour prendre connaissance de la ville. A mes pieds s'étendait la Saale, entourant en partie la cité dont l'aspect antique tient à ses rues étroites et ses hautes maisons. Mon oncle devant se rendre à l'hôtel de ville, je déambulai ensuite seul dans la ville, à la recherche des demeures des hommes illustres. Cela me fit un grand plaisir. A midi, nous allâmes nous baigner et remontâmes la Saale à la nage, accompagnés d'une barque. Beaucoup de fatigue. Après un excellent déjeuner, je passai l'après-midi à lire dans la bibliothèque de mon oncle. Je trouvai là Novalis dont les pensées philosophiques

m'intéressaient, Geibel, Redwitz, des recueils d'exemples, les poèmes de Schiller expliqués par Viehoff, etc.

Tous les soirs mon oncle revenait et nous faisions quelques excursions dans les environs. En premier lieu je tiens à raconter celle que nous fîmes au Kunitzburg. Après avoir traversé les prairies d'Iéna, les ruines du château nous apparurent bientôt sur le front de la montagne. Comme nous avions pris un mauvais chemin, nous nous égarâmes et dûmes grimper en nous accrochant aux buissons et aux arbustes. Enfin, enfin! Nous parvînmes au sommet. J'étais ruisselant de sueur. Je crois bien que jamais encore je n'avais enduré pareil effort. Quoi qu'il en soit nous fûmes bien récompensés de notre peine. Au-dessus de nous le soleil se couchait, tandis qu'une brume montait de la vallée. [70] Il y a quelque chose de merveilleux à séjourner dans les vestiges du passé : de ces fenêtres vermoulues, autrefois, des chevaliers hardis observaient les lointains et attaquaient par surprise les commerçants qui suivaient sans souci le cours de la Saale. Mais il est difficile de se transporter au Moyen Age. Le plus souvent, nous avons une représentation outrée de la vie de cette époque. Nous la voyons tantôt selon l'idéal romantique, tantôt comme une écume de meurtres et de brigandages, où régnait la loi du plus fort. Quand je l'imagine, je vois des chevaliers vaillants qui, pour Dieu ou pour l'honneur, faisaient mordre la poussière à leurs ennemis et, tantôt faisaient entendre dans la nuit obscure les douces intonations de leur guitare et de leur chant, tantôt parcouraient le monde avec une impétuosité sauvage, à la recherche d'aventures audacieuses. En nous régalant d'une des fameuses crêpes du Kunitzburg, nous revînmes du Moyen Age au présent, qui reprit aussi ses droits quand nous nous abandonnâmes au repos.

V

Ce sont mes relations avec les étudiants qui constituèrent l'apogée de mon séjour à Iéna. Je rentrai en contact avec eux de la façon suivante. En tant que fondateur de la Teutonie, dans le temps, mon

oncle en est encore membre d'honneur. Comme il est de coutume qu'un conseiller en économie se défasse de sa promesse avec quatre tonneaux, mon oncle fut invité à la fête que l'un d'eux organisa.

Je dois interrompre ma description pour relater un épisode de ma vie à Pforta. Le dimanche 3 septembre, entre le repas et huit heures du soir, j'ai pris un peu de liberté avec Krämer. Nous avons passé un moment très agréable, surtout lui qui a réussi son examen. A part Neumann qui est externe, tout le monde était là. Le verdict des examens avait été rendu le dimanche précédent. Krämer nous a raconté comment l'attente les avait rongé jusqu'à la moelle des os et leur avait ôté toute joie. A onze heures et demie, tous les candidats étaient entrés dans la salle à manger, accompagnés de deux ou plusieurs camarades. Je fis partie de ceux qui eurent cet honneur. On nous servit les fameuses quenelles des bacheliers.

[71] — Récemment ma tante Ehrenberg est allée avec maman voir le recteur. Je les ai conduites à travers les bâtiments. Lorsqu'elles sont parties, ma tante m'a fait un grand plaisir en me glissant dans la main un thaler.

— Lundi les externes sortaient. A cette occasion on nous a donné pour les vêpres deux verres de vin et un morceau de gâteau.

— Mercredi les bacheliers s'en vont. Jusque-là ils sont *ex lex*, c'est-à-dire libérés de toutes les chaînes du règlement scolaire. Pour eux c'est la belle vie qui commence. Après leur départ, il est prévu que tous les chanteurs fassent une excursion jusqu'à la Rudelsburg. Je m'en réjouis beaucoup. Nous aurons droit ce jour-là de dormir un peu plus longtemps. A neuf heures a eu lieu dans l'oratoire la cérémonie de l'*actus*, qui a permis à chacun de prendre congé de l'école en quelques mots. Il n'y a sans doute pas de jour dans l'année où l'ambiance soit plus sérieuse. On aurait du mal à trouver un visage joyeux car tous sont attachés à l'un au moins de leurs condisciples. A une heure, deux malles postes supplémentaires sont apparues, attelées à quatre chevaux et accompagnées de deux piqueurs. Les postillons avaient chaussé leurs bottes et revêtu leurs uniformes bigarrés. Ils ont diverti tout le monde avec leurs sonneries et leurs mauvaises plaisanteries.

Enfin, les bacheliers, après avoir déjeuné chez leurs tuteurs et pris congé d'eux, se sont montrés. Ils étaient très excités. La plupart d'entre eux faisaient leurs adieux à leurs amis plus ou moins intimes avec des étreintes et des embrassements et aux autres avec des poignées de main. Ce fut un moment très émouvant. Beaucoup avaient des larmes dans les yeux, à l'idée de laisser derrière eux la promotion poursuivre sa vie. Le Pr Buddensieg aussi semblait très ému par le départ de son famulus. Il avait beaucoup pleuré.

— A trois heures nous partîmes pour la Rudelsburg. La route et le ciel étaient resplendissants, et la vue de la Rudelsburg dans la vallée ravissante. Avec un tel paysage on ne risquait pas de s'ennuyer, au point même que certains s'en plaignaient. Nous chantâmes longuement devant une foule d'étrangers. A six heures trente, nous prîmes le chemin de retour. Beaucoup de dames nous accompagnant, la route fut égayée par de nombreuses et merveilleuses chansons. Le Pr Korsen était d'humeur joyeuse, et il divertit tout le monde avec sa voie criante [72] et ses plaisanteries. Nous rentrâmes à huit heures moins le quart, au grand dam de tous les autres qui nous attendaient depuis sept heures dans le cloître.

— Je suis allé dimanche à Almrich, en dépit d'une pluie persistante qui a failli m'en empêcher. J'y ai retrouvé avec plaisir ma tante Ida de Poblès, qui rendra visite à maman d'ici quelques jours. Elle me raccompagna et j'ai pu lui montrer ma chambre et le jardin des élèves de première.

— J'ai reçu mon *Tristram Shandy*. Je ne cesse à présent de lire et relire le premier volume. Au début je ne comprenais presque rien, au point que je regrettais un peu de l'avoir acheté. A présent je ne peux m'en détacher. Je prends note pour moi de toutes les pensées qui me frappent. Jamais encore, je n'ai été confronté à une telle connaissance universelle des sciences, à une telle analyse du cœur.

— Quant aux questions d'argent, je vois les choses de la façon suivante : quinze groschens du thaler vont à Naumburg pour ce livre. Du reste je prélève deux groschens pour l'excursion de la Saint-Michel. Je laisse encore dix groschens au Pr Buddensieg. En plus je compte me débarrasser de quelques livres dont je n'ai plus besoin.

— J'aimerais maintenant poursuivre la description de mes vacances.

Au dernier chapitre, j'étais encore à Iéna, et je m'apprêtais à relater ma rencontre avec la Teutonie. Avec les étudiants ? Oui, sans doute, avec eux. Et ce fut une relation peu recommandable, faite de duels et de beuveries. Et si *Plato meus amicus est,* ce qui veut dire : en dépit de toute l'affection que j'aie pour la petite ville universitaire, *tamen veritatem ducem sequor,* Iéna a gardé en elle un caractère sauvage, qui a dû être encore plus accentué par le passé.

> Celui qui quitte Iéna sans avoir été battu,
> Peut parler de la chance qu'il a eue.

A cet endroit précis, j'avais écrit une absurdité (dont ce livre en général n'est pas exempt). Après l'avoir relue j'ai dû arracher la page.

[73] — Je me trouve maintenant dans une situation très différente de celle qui était la mienne quand j'ai commencé à écrire. Alors l'été verdoyait et fleurissait, aujourd'hui l'automne est venu. J'étais élève de troisième inférieure, je suis maintenant passé dans la classe supérieure. Maman et Lisbeth étaient à Naumburg, elles demeurent à présent, depuis l'excursion de la Saint-Michel, à Korensen.

— J'ai fêté mon anniversaire, j'ai vieilli. Le temps passe comme la rose printanière, et le plaisir comme l'écume du ruisseau.

— Je suis pris à présent d'un immense désir de savoir, de connaissance universelle. C'est Humboldt qui m'a poussé dans cette direction. Souhaitons que cette inclination soit aussi durable que mon penchant pour la poésie. J'ai eu depuis ma prime enfance plusieurs violons d'Ingres. Le premier a été les fleurs et les plantes, l'enveloppe terrestre. Mais c'est seulement à travers les traditions que je m'y suis livré. Puis je me suis passionné pour l'architecture (principalement à partir des jeux de construction), que j'ai envisagée sous toutes ses formes. Encore tout petit je me souviens avoir construit une petite chapelle, du temps où je vivais près de l'église de Röcken. Plus tard j'ai imaginé des temples somptueux, avec de nombreuses colonnades, de hautes tours pourvues d'escaliers tortueux, des mines abritant des lacs souterrains, mystérieusement éclairés, et enfin des châteaux. Ces derniers me conduisent à ma troisième

passion : tout ce qui touche à la guerre, notamment la grande guerre de Russie. J'ai d'abord conçu des machines pour faire le siège des places fortes (j'ai écrit un petit livre sur les stratagèmes guerriers), j'ai acheté des livres sur l'armée et la marine, j'ai réfléchi à l'armement d'un bateau, mené je ne sais pas combien de combats et d'assauts, en catapultant des billes de poix, tout ceci en vue d'une guerre nationale qui s'est achevée avec ses préparatifs. Ma passion pour la vie des soldats se manifesta par la constitution d'un grand dictionnaire militaire. Mais tout finit avec la chute de Sébastopol. C'est alors qu'un certain théâtre des arts nourrit mon amour du théâtre. Nous cherchâmes à jouer quelque chose. Ce fut d'abord *Les dieux de l'Olympe*. De cette époque date mon penchant pour la poésie, à laquelle depuis ma neuvième année je me suis essayé chaque année. Puis, à l'âge de onze ans, j'ai été fortement attiré par la musique sacrée, [74] et ensuite par la composition. J'en ai expliqué par ailleurs l'origine. Mon amour de la peinture prit racine à ce moment, suscité par les expositions de peinture qui avaient lieu chaque année. Ces passions ne se sont pas succédées sans transition, au contraire elles sont liées les unes aux autres, à tel point qu'il est difficile de savoir quand elles ont commencé et fini. Plus tard est venu mon penchant pour la littérature, la géologie, l'astronomie, la mythologie, la langue allemande (l'ancien haut allemand), etc., de telle façon qu'on peut les rassembler comme suit.

I – Les plaisirs de la nature :

a) Géologie ;
b) Botanique ;
c) Astronomie.

II – Les plaisirs de l'art :

a) Musique ;
b) Poésie ;
c) Peinture ;
d) Théâtre.

III – L'imitation de l'action et des pratiques humaines :

a) La guerre ;
b) L'architecture ;
c) La marine.

IV – La préférence pour les sciences :

a) Ecrire en latin dans un bon style ;
b) La mythologie ;
c) La littérature ;
d) La langue allemande.

V – Le désir profond d'une formation universelle, qui embrasse toutes les autres sciences et beaucoup de choses nouvelles pour moi :

Les langues

1) L'hébreu
2) Le grec
3) Le latin
4) L'allemand
5) L'anglais
6) Le français, etc.

Les arts

1) Les mathématiques
2) La musique
3) La poésie [75]
4) La peinture
5) La sculpture
6) L'architecture, etc.

Les imitations

1) La science militaire
2) La science maritime
3) La connaissance des différentes industries, etc.

Le savoir

1) La géographie
2) L'histoire
3) La littérature
4) La géologie
5) L'histoire naturelle
6) L'Antiquité, etc.

et par-dessus tout la religion qui est le fondement de toutes les sciences !

Immense est le domaine du savoir, infinie la recherche de la vérité !

LA FÊTE DE SCHILLER A PFORTA[24]

Le 8 décembre 1859.

Le centenaire de la naissance de Schiller a suscité chez tous ses admirateurs de la grande Allemagne le désir d'une commémoration universelle. Et ce ne sont pas seulement les hommes cultivés qui ont pris une part active à cette fête nationale, mais aussi les gens du peuple de condition plus modeste. La rumeur a même franchi les frontières de l'Allemagne et des pays étrangers, oui, des contrées terrestres éloignées se sont préparées pour cette fête, si bien qu'on peut affirmer sans hésiter qu'à ce jour aucun écrivain n'a suscité un plus grand intérêt que Schiller. Mais comment peut-on fêter un poète plus dignement qu'en représentant ses œuvres principales ? Peut-il se rappeler davantage à nous qu'à travers ses propres productions, miroir de son esprit ? C'est ainsi qu'en ce jour de fête, dans tous les théâtres du pays on a joué seulement du Schiller, dans tous les cercles privés on a représenté quelques scènes remarquables de ses drames, [76] dans presque chaque demeure on l'a fêté d'une manière ou d'une autre. Des liens pourtant s'enroulent autour de tous les cœurs, ceux de l'amour et de la vénération pour les grands disparus. Pforta n'a pas voulu rester étranger à tous ces efforts. Longtemps à l'avance on a commencé les préparatifs. Le prélude de la fête a eu lieu mercredi dans le gymnase qu'on avait décoré à cet effet. Une grande foule de gens s'y était rassemblée, le nom de Schiller passait sur

toutes les lèvres, et tous les regards étaient dirigés sur son buste couronné de lauriers. Pour commencer les élèves de première ont lu *Les Piccolomini*. Le Pr Koberstein avait pris le rôle de Wallenstein. Devant nous surgit la forme majestueuse d'un héros qui se moque hardiment des contraintes de la vie, tendu vers un seul but qu'il tient caché au plus profond de son cœur, et qui inspire toutes ses actions. Autour de lui ses capitaines : les uns rabaissent l'héroïsme de leur seigneur aux dimensions d'un lâche égoïsme, les autres rendent fidèlement les armes, soucieux de son salut autant que du leur. Face à eux, un homme de la cour impériale dont les intrigues habiles et les discours éloquents échouent devant la puissante majesté de Wallenstein. Seul un Schiller pouvait nous rendre avec tant de clarté et de précision dans les contours le caractère grandiose de ce héros qui, sublime pour son époque, domine fièrement de son regard le vulgaire.

C'est l'exécution de *La Cloche,* composée par Romberg, qui constitua la deuxième partie du prélude. Cette œuvre noble nous fit éprouver, grâce à la puissance du ton, toutes les situations et les images de la vie que *La Cloche* déroule devant nous. Nous connûmes la peur du feu en ébullition, partageâmes la tristesse qu'expriment les graves lamentations et la crainte que suscitent les mélodies sauvages de la révolution, en attendant que nos cœurs retrouvent le repos dans la douceur des chœurs de la liberté. A peine les dernières notes avaient-elles retenti que le Pr Koberstein monta sur la scène et clôtura la cérémonie avec le bel épilogue de Goethe[25].

Le jour suivant, en raison de la fête, il n'y eut pas de leçon. A dix heures dans le gymnase, on renouvela l'actus. Il commença avec deux chœurs de Schiller : *De l'élan, les amis,* et *Joie, étincelle divine.* Quelques poèmes composés par les élèves de première en l'honneur de Schiller alternèrent avec des airs et des ballades, jusqu'à l'arrivée du Pr Koberstein et au discours qu'il prononça. Il nous remit en mémoire le contexte historique dans lequel Schiller fit son apparition, et développa ensuite le thème de son importance littéraire pour la nation allemande. Enfin, il termina en exposant l'idée selon laquelle cette fête nationale était un présage significatif du réveil du sentiment national allemand et permettait de concevoir certaines espérances pour le futur.

Après le repas de fête nous fîmes une promenade jusqu'à trois heures. Puis chacun passa les heures suivantes à lire les œuvres de Schiller. Enfin des danses qui se prolongèrent jusqu'à dix heures clôturèrent les festivités. Les élèves de première eurent encore le plaisir de participer à un bal qui se termina tard dans la nuit. Le lendemain matin nous ramena à l'ornière de la vie quotidienne. Pourtant chacun garde au fond de lui la haute et noble pensée d'avoir fait un digne sacrifice aux mânes de Schiller.

DE L'ANNÉE 1860

Dis-moi, ami très cher, pourquoi ce long silence ?
J'attends depuis toujours, nombre les jours, les heures.
La lettre d'un ami est un doux réconfort,
Comme une source apaise la soif du voyageur.
Il me serait précieux d'avoir de tes nouvelles :
J'ai parcouru jadis les mêmes chemins que toi,
Partagé avec toi les joies comme les peines,
Et nos liens d'amitié rendaient tout plus facile.
Si nos années d'école sont années difficiles,
Nous n'avons jamais craint le travail ni l'effort.
Mais l'âme souvent de ses chaînes désire
Se défaire et le cœur trouver sa solitude.
Et de ce poids aussi l'amitié nous soulage,
Qui toujours nous apporte grandeur et réconfort.
Il n'est rien entre amis que l'un à l'autre cache.
Ils peuvent tout partager dans une parole confiante.
L'un est-il éloigné, l'amour traverse l'air, [78]
Et sous forme de pli joint l'ami esseulé.
Bientôt viendra le temps de se voir à nouveau,
Et de renouer le fil de nos dialogues intimes.
Mais la joie sera courte et je fuirai encore,
Certes pas à Pforta dont la règle est austère
Non plus qu'à la montagne, l'obscure, à la maison.
Ah pour la dernière fois je salue ce lieu cher !
La distance ne peut rien contre des âmes liées.
Et manet ad fidem longa tenaxque fides[26] !

Pforta, le 6 mars 1860.

LE VOYAGE DE MES VACANCES

Pforta, l'été, 1860.

Nous nous sommes levés tôt le matin, à trois heures. Il faisait encore frais et sombre. On pouvait s'attendre à de la pluie. Silencieux, nous passâmes à travers les champs, jetant maints regards sur notre chère maison que nous laissions derrière nous. Le ciel était de plus en plus couvert, chargé de nuages : comme nous franchissions la Saale, les premières gouttes tombèrent lourdement. Déjà nous apercevions le remblai de chemin de fer. Encore dix minutes et nous y serons. Il pleut de plus en plus fort, nous pressons le pas. Vrombissements. Dans un bruit de tonnerre et de ferraille le train passe devant nous.

Nous arrivons hors d'haleine. Le garde-barrière nous fait signe de nous dépêcher : nous prenons place, le train se met en marche. Nous étions trempés jusqu'aux os et couverts de sueur. A part ça, tout se passa sans dommage. Nous laissâmes Merseburg, et nous nous arrêtâmes à Halle. Je restai très étonné des transformations qui s'étaient produites dans cette ville, en l'espace de quelques années. De jolies maisons modernes et des boutiques avaient surgi partout où il y avait auparavant des demeures noires, avec de hauts pignons et des escaliers élevés pour accéder à l'entrée. Après que mon oncle eut expédié l'affaire qui le retenait, nous pûmes nous rendre à l'hôtel des postes et

nous faire inscrire : un peu plus tard la malle poste arriva, nous montâmes à l'intérieur et partîmes pour Eisleben. Le ciel s'était éclaircit. Les rayons du soleil brillaient à travers l'immensité des champs, brisés par intermittence [79] par l'ombre fugitive et flottante de nuages hâtifs. Un long moment notre regard s'arrêta sur l'asile d'aliénés auquel se rattache une longue chaîne de pensées tristes. La longue bâtisse blanche surgit étrangement au milieu des fraîches étendues vertes. Puis la route devint plus monotone : de temps à autre la lande déserte, pour le reste une alternance continue de champs blancs, verts et jaunes. Je commençai à examiner mes compagnons de voyage. A côté de moi était assis un homme qui semblait satisfait de tout. Avec un air bon enfant il acquiesçait à tout ce qui lui disait son voisin. Celui-ci au contraire était dans un état d'agitation croissante. Rien ne pouvait endiguer le flot de ses paroles. Il était particulièrement prolixe en ce qui concerne ses affaires et ses biens : un homme riche mais sans culture. Il avait ceci de caractéristique qu'il parlait sans arrêt du ministre B. H., se déchaînait contre lui avec une grande violence, pour ajouter ensuite : « Après tout, c'est tout de même un homme excellent, ce B. H., d'une extrême bienveillance. » Et il avait soin de faire connaître à tous le détail de ses rencontres avec lui. Il semble qu'il en tirait un certain orgueil, car il n'est pas donné à tout le monde d'entretenir des relations étroites avec un ministre. Dès que nous eûmes passé Langenbogen, la région devint plus intéressante. La route se mit à grimper en lacets et, enfin, après un tournant, le large miroir de la mer de sel nous apparut. Tout autour des coteaux verdoyants, des vignobles dans un flot de lumière dorée, une langue de terre couverte d'une épaisse forêt que la voix du peuple appelle le pont du diable, selon une légende qui, dans des versions différentes, s'est répandue à travers toute l'Allemagne, et s'applique aussi bien à de nombreux ponts et de nombreux moulins. Bientôt ce charmant point de vue se répéta. A notre droite surgit de nouveau la douce mer. Les flots merveilleusement paisibles, le petit château de mer si joliment construit, les chaînes de montagnes verdoyantes se confondent avec tant de douceur qu'ils s'unissent pour former un tableau ravissant. A ce moment, le postillon, en jouant des mélodies très particulières, pro-

voqua un écho d'une grande clarté et d'une grande pureté que l'horizon renvoya très fidèlement. Puis un paysage de collines vertes nous accueillit. C'est en vain que je demandai où se trouve Holzzelle, la résidence de l'oncle Immermann. Peronne ne put m'indiquer la scène où se jouait ce tour d'étudiants auquel je ne songe jamais sans éclater de rire.

[80] Enfin, nous arrivâmes à Eisleben. Nous descendîmes de voiture, et nous rendîmes dans un restaurant où un peu de nourriture et de boisson nous revigora. A notre table un homme prit place qui se révéla intarissable. Avec ses remarques stupides et sa manière de parler impertinente et effrontée au plus haut point, il mena bientôt la conversation qui porta sur des sujets on ne peut plus indifférents. Nous gardâmes notre calme. Puis flairant la proximité d'un religieux, il entreprit de se répandre de la façon la plus vulgaire sur la prêtraille et sur ceux qui saignent à blanc la campagne.

A quatre heures nous remontâmes en voiture. Notre route nous conduisit à Mansfeld avec d'infinis détours, si bien que nous tournions en rond alors que nous étions déjà arrivés au but. Le château a été restauré avec beaucoup de goût par son nouveau propriétaire, M. v. d. Recke. Nous eûmes le plaisir de voyager avec cette personne noble et cultivée qui s'entretint avec nous de la façon la plus aimable. Mon oncle d'ailleurs qui dépend de lui ne tarit pas de louanges à son égard, notamment pour ce qui concerne ses principes chrétiens. A Mansfeld, nous prîmes à peine le temps de nous arrêter. Plus je m'approchais, plus mon attente était vive. Nous continuâmes à pied. La région était de plus en plus belle. Plus nous montions haut (et il faut dire que le chemin monte sans arrêt) plus nous nous enfoncions profondément dans la forêt. De temps à autre des trouées de lumière laissaient apercevoir sur le côté la longue et merveilleuse masse verte de la montagne, les champs fertiles dans les vallées et, plus loin encore, la chaîne bleue des montagnes. Bientôt la tour émergea dans le lointain. Nous rencontrâmes quelques hommes seuls, occupés à fendre du bois avec application. Sinon, rien d'autre que la forêt verte, profonde.

Encore un pas, et nous nous retrouvâmes dans le village puis chez mon oncle. Sa gouvernante nous accueillit avec des cris de joie, d'au-

tant plus qu'elle est originaire de Naumburg. Nous étions l'un et l'autre épuisés. Un solide dîner nous redonna des forces. Dès les premiers instants, je me sentis chez moi comme nulle part ailleurs. Après le repas, mon oncle se mit à jouer de son aeolodicon. Ce ne fut d'abord qu'un son délicat d'une clarté limpide, puis d'autres sons harmonieux suivirent d'une grande pureté, et enfin l'harmonie merveilleuse prit toute son ampleur. Grave, sublime, jaillie du plus profond du cœur, une puissante mélodie dans le plus pur style religieux se déversa sur nous.

[81] Le soir venu, nous chantâmes tous en chœur un chant religieux, puis la gouvernante nous rejoignit et mon oncle dit la prière du soir. Ici, en effet, cette belle coutume n'est pas négligée. Je passais le jour suivant à me reposer. Mon oncle me fit faire le tour de toutes ses terres. La maison, elle-même, est simple mais spacieuse : de nombreuses et grandes pièces, les chambres, la cuisine, la cave, le grenier ; la cour comporte plusieurs édifices, des granges et un petit jardin potager, dont mon oncle s'occupe personnellement, un puits dont l'eau est fraîche et pure. Quelques pas plus loin, se trouve le grand verger, un rectangle équilatéral de belles dimensions, planté de multiples espèces d'arbres, d'arbres fruitiers et, de temps à autre, de cultures maraîchères. La dernière partie abrite le jardin d'agrément, dont j'ai maintes fois visité la petite cabane entourée de buissons. Toute la vie ici est simple et familière. Je me suis installé en haut, dans la grande chambre, tandis que mon oncle travaille en bas. J'y ai trouvé quelques livres excellents. Plus tard, on a fait suivre les miens. J'ai pu m'occuper exclusivement de ce qui m'est le plus agréable : écrire et composer. Et puis j'ai joué, à ne pouvoir pas m'en lasser, de l'aeolodicon.

Le lendemain, j'ai reçu avant midi une lettre de mon ami W. Pinder. Des circonstances imprévues l'empêchent de me retrouver à Korbertha. Il compte tout de même me rejoindre un peu plus tard. Cette nouvelle me remplit de joie. Dans l'espoir de le retrouver l'après-midi à la poste de Mansfeld, je m'y rendis pour le prendre. Mais je m'étais fait des illusions, il ne vint pas et j'ai dû rentrer seul à travers la forêt.

C'était dimanche. Mon oncle étant encore occupé toute la matinée, je le vis juste avant d'aller à l'église. Celle-ci est petite mais très joliment décorée et assez fréquentée. Quels merveilleux propos a tenu mon oncle, quelle force dans son prêche, quelle fermeté dans chaque parole. Je puis me souvenir de chaque idée qu'il exprima. Il parla de la réconciliation, en commentant la parole suivante : « Si tu apportes ton offrande à l'autel, réconcilie-toi d'abord avec ton frère. » C'était le jour de communion. Dès la fin du prêche, [82] les deux baillis s'avançèrent et, alors que ces deux hommes cultivés étaient ennemis jurés, ils se réconcilièrent en se tendant la main. C'est ce qu'on appelle un succès. Après le prêche, je restai dans l'église avec mon oncle, car il célébrait un baptême. Le chantre descendit et nous salua amicalement. Quel homme exquis : une longue silhouette droite, mince, un peu amaigrie, mais encore robuste. Un visage on ne peut plus amical, une mine paisible et satisfaite, si calme, si modeste que de jour en jour on gagne à le connaître. Mon oncle l'invita à déjeuner. Après le repas nous délibérâmes pour savoir où nous irions porter nos regards. A trois heures, nous partîmes nous promener dans la forêt de hautes futaies vertes. Cette promenade me fit une impression sublime. A un moment nous parvînmes à la lisière, aussitôt notre vue s'élargit. Un tableau plein de charme s'offrit à nos yeux. Nous nous trouvions sur une crête couverte de bruyère. Devant nous s'étendaient les champs dorés, les prairies. On remarquait d'abord Sangerhausen avec ses tours, puis un peu plus loin le Kyffhaüser, et enfin à l'horizon la chaîne bleue des forêts de Thuringe. Montagnes et vallées, forêts et champs formaient un paysage vivant et coloré. Après nous être promenés encore longtemps, nous prîmes un autre chemin, pour revenir à la maison.

Le jour suivant, je reçus encore une lettre de W. qui me remplit de joie. La pluie qui l'avait empêché de venir le jour prévu ne lui en avait pas ôté le désir. Il comptait arriver l'après-midi même. Nous envoyâmes le garçon le chercher à Mansfeld, mais décidâmes finalement d'aller à sa rencontre. Nous nous croisâmes à mi-chemin. Nous revoir nous remplit de joie. La journée passa à converser gaiement.

Le mardi aussi se déroula de la façon la plus agréable : nous fîmes l'après-midi une merveilleuse promenade. Il y avait un soleil de

plomb. Nous quittâmes les champs pour des prairies plus fraîches, et pénétrâmes finalement dans la forêt rafraîchissante. Nous fîmes halte à la cabane d'un charbonnier. Sa construction m'intéressait beaucoup, car je n'en avais jamais vue de semblable : des troncs d'arbres étaient enfoncés dans la terre et disposés en cercle, de telle façon que leurs sommets se rejoignent. L'ensemble avait ainsi la forme d'un pignon. [83] On avait jeté par-dessus de la terre et de l'herbe, pour qu'elle puisse résister à la pluie et au vent. Dans la cabane même se trouvaient quelques bancs, bien que visiblement elle soit inhabitée depuis longtemps. A proximité, nous trouvâmes encore l'emplacement d'anciennes meules. Je n'eus pas le plaisir d'en voir l'incendie, car ce n'était pas la saison.

Enfin nous sortîmes de la forêt, pour nous trouver sur une sorte d'escarpement rocheux avec vue sur les montagnes bleues du Harz. Avec une longue vue nous inspectâmes les hauteurs. Je pus reconnaître la croix du pic Joseph, le pic Victor et le Brocken. Comme on voudrait pouvoir sauter les quelques milles qui nous séparent d'un lieu aimé. L'œil le premier le voit, mais l'esprit y séjourne plus longtemps et s'en délecte, quoique le corps pesant ne puisse le suivre.

Le jour suivant, nous vîmes le plus joli point de vue de la région de Rammelsburg. Mon cher oncle ne put nous accompagner, car sa gouvernante était tombée malade, et il devait rester la soigner. Aussi est-ce le chantre et ses amis habituels qui acceptèrent de nous y conduire. Le temps semblait plutôt défavorable. Un orage prêt à éclater à gros bouillons menaçait au-dessus de nos têtes. Pourtant nous ne nous laissâmes pas impressionner, nous choisîmes le chemin le plus droit, pour rentrer le plus tôt possible. A droite s'étendaient des hauteurs boisées qui se perdaient dans le plus joli bleu, devant nous une vallée herbeuse, parcourue par un ruisseau et bordée d'une forêt dense. Nous la traversâmes. Le chemin montait. Enfin nous aperçûmes devant nous une jolie petite maison qu'on appelle la maisonnette suisse. Nous pressâmes le pas, gardâmes les yeux fermés jusqu'à sa galerie. Toute la région se déploya devant nous. Quel spectacle ravissant! Devant nous, le Rammelsburg situé sur une montagne boisée; un peu plus loin, une chaîne de montagnes cou-

vertes de forêts épaisses dont la verdure fit sur moi la plus grande impression. Derrière, les montagnes bleues du Harz. On ne peut s'imaginer paysage de forêt plus charmant : le contraste gracieux entre la montagne et la vallée, le vieux château, le parfum qui s'élève de toutes ces forêts, enfin le ciel bleu qui apporte à l'ensemble le calme et la paix. [84] Dans la vallée, on n'entendait rien d'autre que le clapotis de la Bode, pour le reste, un silence absolu. Nous restâmes longtemps immobiles, complètement absorbés par la vue, silencieux comme sous le coup d'un enchantement. Et pourtant, comme la solitude de la forêt nous est familière! En haut, j'ai trouvé écrit sur le mur de la maison un vers d'Amaranth qui semble tout droit jailli de ce sentiment. J'ai aussi trouvé le nom de maman et de Lisbeth qui l'ont écrit l'année précédente. J'ai joint le mien aux leurs. Nous restâmes là presque une heure. Puis conformément à notre souhait, le chantre nous conduisit à Rammelsburg. Pour éviter de faire un détour, nous descendîmes tout droit, par un chemin à pic, traversâmes le ruisseau forestier dont l'eau vive abrite de nombreuses truites, et escaladâmes l'autre versant. Beaucoup d'endroits romantiques s'offrirent encore à nos regards. Ainsi, nous nous trouvâmes tout à coup devant un précipice dont l'aspect nous remplit d'étonnement et de crainte, comme ces pièges qu'on utilise pour attraper les animaux. Mais le plus joli point de vue de toute notre excursion, nous l'eûmes une fois parvenus au sommet. La vallée de la Bode et son tapis de verdure, avec sur les côtés des chaînes de montagnes vertes chargées d'odeurs merveilleuses, au pied de la montagne quelques maisons qui appartiennent à Rammelsburg, le ruisseau qui forme à travers la verdure un long serpent d'argent et se confond au loin avec la forêt et la plaine. Tout ceci me fit l'effet du spectacle le plus ravissant que j'ai encore jamais vu. Nous nous reposâmes un peu sur les hauteurs, avant de prendre le chemin du retour. Le chantre nous raconta les épisodes les plus agréables de sa vie, il nous parla notamment des années 1813-1815. Je regrette beaucoup d'avoir oublié une merveilleuse histoire de chasse dont il nous fit le récit. Le soir venu, nous prîmes à nouveau le repas tous ensemble. Mon oncle était très gai et il nous narra toutes sortes d'histoires amusantes.

Il plut un peu pendant la nuit. Le matin, le surintendant de Boneckau arriva pour inspecter l'école. Nous nous rendîmes dans le jardin où nous nous jetâmes littéralement sur le cerisier (c'est une opération à laquelle nous nous livrons toujours avec beaucoup de zèle). Le surintendant partagea notre repas et nous invita à l'accompagner à Mansfeld, mais mon oncle refusa. L'après-midi, nous allâmes à la fontaine des ossements qui jaillit d'un rocher au milieu de la forêt et charrie des bouts d'os. Nous en ramassâmes un grand nombre dont je cherchai à m'expliquer l'origine singulière. Selon un forestier, il semblerait que ce soit des os [85] de grenouilles qui se sont terrées là pendant l'hiver, sont mortes et sont rejetées au printemps par l'écoulement des flots. Le chemin était un peu humide.

Le jour suivant nous conduisit à un nouveau lieu-dit de la forêt : le Grillenburg. Nous prîmes un chemin qui, après le Luke, traverse une splendide forêt de sapins, se perd ensuite dans d'épais fourrés pour réapparaître un peu plus loin dans une riante clairière tapissée de fraisiers. Enfin, après une sérieuse escalade, nous nous trouvâmes soudain nez à nez avec un merveilleux château. Nous grimpâmes sur les remparts les plus élevés, pour nous remplir les yeux des forêts superbes qui s'étendaient devant nous, dans une explosion de couleurs. Sur la droite, la vue était dégagée. Un joli village reposait à nos pieds. Derrière lui brillaient les prairies dans une lumière dorée. L'horizon était constitué par les hautes forêts de Thuringe. A propos du château, mon oncle nous raconta l'histoire suivante : les seigneurs de Grillenburg avaient enlevé la fiancée d'un comte de Mansfeld. Ce dernier, inconsolable de sa perte, se déguisa en troubadour et visita tous les châteaux de la région. Partout, il répétait la même chanson qu'il savait connue de son aimée. Il parvint enfin à Grillenburg et commença de chanter avec tristesse sa mélodie profonde. Une voie connue lui répondit et poursuivit le chant. Débordant de joie, le chanteur retourna à Mansfeld. Avec ses gens, il prit d'assaut Grillenburg pendant la nuit ; sa fiancée fut la meilleure part de son butin.

Le jour suivant — c'était un dimanche après-midi — restera célèbre. C'est ce jour-là en effet que nous avons pris la décision de nos envois mensuels et de la constitution d'une caisse commune. Nous

nous étions rendus en forêt, Wilhelm et moi, et avions choisi un endroit pour nous asseoir et en débattre. Notre plan s'appliqua d'abord à la poésie et à la science. La musique en était encore exclue. Un conflit surgit, portant sur quelques-unes des exigences et des conditions. Aussi, nous finîmes tous les deux par garder le silence et, d'humeur chagrine, nous retournâmes sans un mot dans le jardin de mon oncle. Là, nos langues se délièrent ; nous étions devenus l'un et l'autre plus souples sur nos positions. Ce jour devait être chaque année l'occasion d'une fête qui serait célébrée au Rudelsburg et attendrait de chacun qu'il livre quelque contribution écrite et la lise tout en haut de la tour.

[86] La fin de notre séjour approchait. Nous étions à nouveau dimanche et, dès vendredi, W. devait s'en retourner. A midi, nous partageâmes une fois encore notre repas avec le chantre. Après un repas à l'oratoire où mon oncle fit le catéchisme aux enfants, nous partîmes tous ensemble nous promener. Notre but était les ruines d'un temple détruit. Son emplacement était envahi par d'épais fourrés, au point qu'on pouvait à peine y pénétrer. On pouvait encore voir la place du cimetière. Pour le reste tout était recouvert de feuillages touffus et méconnaissables. Nous partîmes cueillir des fraises et vîmes que nous n'étions pas les seuls. De retour à la maison, nous passâmes le reste de la journée à converser gaiement. J'aurais volontiers transcrit la plupart des récits charmants dont mon oncle nous régala, si tout écrit ne me semblait pas insignifiant en comparaison de la parole vivante. Quand une personne déterminée nous raconte une histoire, nous y attachons aussitôt un intérêt personnel. Pour peu que celui-ci nous manque, la plus grande partie nous semble dépourvue de signification et de valeur.

Le jour suivant fut consacré aux bagages. Mon oncle était absent de dix heures le matin à quatre heures de l'après-midi, en visite chez un pasteur voisin, dont c'était l'anniversaire. Comme nous n'avions pas donné suite à son invitation de l'accompagner, nous passâmes ce temps à recopier des poèmes et des chants populaires que nous ne connaissions pas jusqu'alors, à jouer de l'aeolodicon et à lire. L'après-midi, nous rendîmes visite au chantre et lui fîmes nos adieux. Il se

montra à nouveau très amical. Nous voulions ensuite aller à la rencontre de mon oncle mais, à peine étions-nous partis, que nous le croisâmes en chemin. Nous passâmes avec lui une très agréable soirée, durant laquelle il nous raconta des épisodes de sa vie dont la plus grande partie a passé en voyages. Nous étions avides de tout connaître.

Enfin arriva le mardi funeste où nous devions quitter Corensen. J'en avais beaucoup de chagrin et je serais volontiers resté quelques jours de plus. Il faut pourtant bien se séparer un jour. Nous nous levâmes un peu plus tôt que d'habitude, bûmes un café avec le petit déjeuner et, après de nombreux adieux, nous nous mîmes enfin en route. [87] Mon oncle nous accompagna encore un bout de chemin, puis il nous quitta. J'en étais tout retourné. Les quelques mots de remerciement que je pus lui adresser furent peu de choses pour toutes les joies, toutes les heures délicieuses que nous lui devions. Surtout maintenant que la maison de mon grand-père m'est fermée pour toujours, un lieu si cher me soulage et me comble de bonheur.

La première partie du voyage fut merveilleuse. Tantôt dans les plaines superbes où brillait encore la rosée du matin, tantôt à travers les sombres forêts de pins. Mais c'est avec tristesse que nous regardions cette magnifique contrée que nous allions quitter.

Nous approchions maintenant très vite des plaines de notre patrie. Nous pouvions nous en apercevoir au fait que nous ne cessions de descendre. Une blanche nébuleuse brillait au loin. C'était la mer douce. Bientôt, nous pûmes discerner dans le lointain les tours de Eisleben. Le soleil était brûlant ; je souhaitais arriver le plus vite possible. Au relais de poste, nous nous occupâmes aussitôt de nos bagages, puis nous nous rendîmes dans un restaurant pour prendre quelque chose. Ensuite nous allâmes visiter la maison de Luther, conduits par un honnête artisan. Un séminariste nous reçut et nous mena d'abord dans une salle où se trouvaient de nombreux souvenirs de Luther : des manuscrits, des portraits des princes électeurs de Saxe, peints par Lucas Cranach, le sceau de Luther et de nombreuses autres choses. Une pièce attenante contenait une riche collection de tableaux : *La fin du monde, La crucifixion de Jésus, La résurrection.* Beaucoup d'entre eux

étaient de Lucas Cranach, mais il y en avait aussi d'autres maîtres célèbres. Puis nous descendîmes par un escalier et entrâmes dans la chambre où Luther est né. Elle aussi est décorée de nombreux tableaux. Nous n'avions guère de temps ; aussi nous nous séparâmes bientôt pour rendre visite au ministre supérieur qui était autrefois surintendant à Naumburg. Il nous accueillit très amicalement et fut surpris que nous ne restions qu'une petite demi-heure. Il nous invita à venir le voir plus longuement une autre fois. Son fils, élève de première, nous accompagna au relais. Nous partîmes aussitôt.

Je me sentis mal toute la journée. La route ennuyeuse, poussiéreuse était de plus en plus pénible. J'essayai en vain de dormir, réveillé à chaque instant par les bavardages de mon entourage. Parmi eux, un jeune [88] domestique itinérant se distingua particulièrement, un jeune étourneau qui, en dépit de sa vie de voyage, ne semblait pas encore avoir compris que la vie elle-même est un voyage dont le but est éternel. Nous descendîmes à Halle. Mon ami rendit visite à quelques parents, tandis que je me laissais conduire à la gare par un jeune garçon qui portait mes bagages. Après des détours malencontreux, nous finîmes par la trouver. Je me rendis à l'hôtel des chemins de fer et cherchai, en mangeant et en buvant, à chasser ma mauvaise humeur. A six heures, je partis seul à la gare où j'eus encore quelques frayeurs, tant qu'on ne m'eut pas assuré que le train pour Naumburg n'était pas encore parti. Enfin mon ami me rejoignit et, après une longue attente du train, on partit pour Naumburg. Lorsque nous descendîmes du wagon vers huit heures et demi, il commençait à pleuvoir à verse. Nous fûmes heureux, quand nous arrivâmes sains et saufs à la maison, de pouvoir reposer d'un sommeil profond nos membres fatigués et notre esprit contrarié. Ainsi ce voyage était-il terminé, à bien des égards le plus agréable que j'aie fait depuis longtemps. Un seul regret : que le dernier jour du voyage se soit si mal passé. Dès le lendemain, nous écrivîmes, mon ami et moi, à mon oncle pour le remercier encore mille fois et lui raconter notre voyage de retour. Que pourrais-je encore ajouter ? Ma tâche est accomplie, mon but est atteint.